

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# JOURNAL D'AGRICULTURE,

ET

## TRANSACTIONS

DE LA

### Société d'Agriculture du Bas-Canada.

VOL. 3.

MONTREAL, FEVRIER, 1850.

NO. 2.

Si la Société d'Agriculture du Bas-Canada n'a eu jusqu'à présent ni Montre de Bestiaux, ni autre Exhibition, on ne peut lui refuser le mérite d'avoir opéré beaucoup de bien, en faisant circuler son Journal dans toutes les parties de la province. La Société a entre ses mains la preuve incontestable que le Journal a créé dans un très grand nombre de localités un intérêt considérable, pour l'amélioration de l'agriculture, un intérêt qui aurait pu à peine être créé par quelque autre moyen que ce soit. Elle a, en second lieu, importé, par le canal de son grenetier, une grande quantité de graines de la meilleure qualité, et les a revendues au prix coûtant, sans paiement des droits provinciaux. Ces graines consistaient en sept mille livres avoir-du-poids de trèfle d'Angleterre, de France et de Hollande, trèfle blanc, mangel-wurtzel, navets de Suède et autres, carottes, panais, choux, etc. Ces graines ont été vendues à des membres de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, à des Sociétés d'Agriculture de Comté, et à des cultivateurs de toutes les parties du pays, qui sont satisfaits, à ce que nous croyons, des résultats obtenus des graines semées. Le trèfle provenu de semences d'Europe offre le grand avantage de ne pas venir à maturité aussitôt que le trèfle américain, et de n'être pas mûr avant que le mil soit bon à faucher. Nous avons toujours vu le trèfle provenu de graine américaine, ou canadienne, venir à maturité beaucoup plus tôt que le mil, particulièrement sur les sols légers et dans les saisons sèches. Il en ré-

sulte un déchet considérable, attendu que le trèfle perd quelques-unes de ses meilleures qualités, quand ses fleurs et ses feuilles tombent avant d'avoir été portées à la grange. La variété de navet suédois dite de Feltearn est regardée comme une des meilleures, et sa graine se vend le double de celle de tout autre navet de Suède à collet poupre. Il a été importé et vendu une quantité considérable de cette graine, et elle a pleinement satisfait, nous a-t-on dit, ceux qui en ont acheté. Une partie de l'approvisionnement de graines pour la présente année est déjà arrivée à New-York, et sera à Montréal, ce printemps, aussitôt après l'ouverture de la navigation. John Dodds, éc., de la Petite Côte, a fait tenir à un des premiers jardiniers grainiers d'Ecosse, l'ordre d'envoyer une grande quantité de graine de navet de Suède à collet poupre, de Feltearn et de Skirving, pour le grenetier de la Société. On a aussi fait demander à la maison ancienne et bien connue de Van Eaden et Cie., de Hearlem, en Hollande, sept mille livres de graine de trèfle rouge et mille livres de trèfle blanc, pour être vendues aux mêmes prix réduits que l'année dernière. Il serait désirable que les cultivateurs qui ont acheté des semences de trèfle du grenetier de la Société, l'année dernière, nous fissent part du résultat, et de ce qu'ils pensent du trèfle. Nous avons à dire de plus que dans toute paroisse où il y a vingt-cinq individus qui reçoivent le Journal d'Agriculture, comme souscripteurs, ou comme membres de la Société d'Agriculture du Bas-Canada,

vingt paquets de graines de jardin suffisants, chacun, pour ensemercer un demi-arpent de terre, seront mis à la disposition du curé de la paroisse, pour être distribués aux plus indigents de ses paroissiens, qui pourriment ne se croire pas en état d'en acheter. Le paquet contiendra de la graine de choux de France, d'été, do. d'automne, do. de Quintal, choal rabbi, chou-navet, navet à collet pourpre, bette-rave, carottes, panais, oignon et laitue.

Ces graines seront données aux paroissiens qui y auront droit, sur la demande qui en sera faite par le curé au grenetier de la Société, et nous publierons le nom des différentes paroisses dans le numéro de Mars de ce Journal. Si les paroisses qui recevront ces semences offriraient aux personnes pauvres à qui elles pourront être données, quelques petits prix pour le meilleur produit qui en pourra provenir, nous pensons qu'il en résulterait un bon effet, celui surtout d'encourager l'industrie là où elle est le plus nécessaire, c'est-à-dire chez les classes les plus pauvres. Si ensuite on voulait bien nous envoyer les noms des compétiteurs heureux, nous les publierions dans le Journal. Avec un climat et un sol aussi propices au jardinage que ceux que nous avons, une famille industrielle pourrait recueillir, même dans un petit jardin, une quantité de végétaux ou légumes, qui l'aiderait beaucoup, et cela, sans qu'elle fût beaucoup détournée de ses occupations ordinaires. On pourrait aussi trouver aisément de quoi fumer le jardin, en faisant un engrais composé de tous les rebuts de la maison et de la fumille, des cendres, de la suie, etc., mêlés avec des grattures de chemins, ou autre terre grasse, ou terreau, L'engrais liquide pourrait être aisément préservé, et serait appliqué avec un très bon effet, durant l'été. Nous recommandons fortement ce sujet à la considération de ceux qui y sont intéressés. La raison pour laquelle la distribution de ces graines est

offerte gratis aux paroisses où il y a vingt-cinq abonnés pour la Société ou pour son Journal, c'est qu'il est évident que dans ces paroisses on a à cœur l'objet que la Société a en vue, savoir, l'avancement et le perfectionnement de l'agriculture dans le Bas-Canada.

On trouvera dans ce numéro la lettre de notre correspondant respecté. "Un Cultivateur du Haut-Canada," au sujet des "Lectures," ou discours sur l'Agriculture, qu'il recommande pour Montréal. Nous avons toujours désiré qu'il se trouvât dans cette ville des personnes disposées à donner un cours de Lectures sur l'agriculture. Notre correspondant a de nous une opinion assez favorable pour suggérer que ce serait à nous à commencer ces Lectures. Nous sommes néanmoins obligé de nous refuser à cet honneur, nous trouvant déjà occupé suffisamment, comme Rédacteur de ce Journal et comme Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, et peut-être que les souscripteurs de ce Journal trouvent qu'ils ont une part suffisante de nos lectures dans les articles éditoriaux qui y sont publiés, sans que nous leur en offrions davantage, ou que nous nous servions d'une autre forme. Notre correspondant devrait, à notre avis, commencer ces Lectures lui-même, et induire d'autres personnes à le seconder et à lui aider à compléter le cours. Il ne serait pas difficile de trouver dans Montréal et dans ses environs, des personnes en état de discourir sur le sujet, si elles voulaient bien concéder à la faire, en prenant le temps nécessaire pour s'y préparer. Quant à nous, nous sommes persuadé que nous servirons la cause plus efficacement en remplissant les devoirs dont nous nous sommes chargé, et en nous efforçant de rendre ce Journal aussi utile que possible, selon notre capacité. Notre correspondant ne cessera pas, nous l'espérons, de nous croire animé du désir sincère de contribuer à avancer les améliorations en

agriculture, quoique nous refusions de prendre part au cours de Lectures qu'il propose. Nous transcrivons avec plaisir dans ce Journal les Lectures qui pourront être faites par d'autres sur le sujet. Les souscripteurs auront par là l'avantage de faire une autre lecture, ou de lire d'autres discours que ceux que nous leur mettons constamment sous les yeux, et le Journal en deviendra plus intéressant.

Nous avons à remercier M. William Boa de la communication qu'il nous a adressée concernant son mode de culture. Nous savons que M. Boa est un excellent agriculteur pratique, et nous avons vu souvent sa ferme, depuis qu'il en a fait l'acquisition. Nous accueillerons avec plaisir sa correspondance, toutes les fois qu'il sera disposé à écrire sur des sujets liés à l'agriculture. Il s'est avancé hardiment, et à son grand honneur, à ce que nous concevons, pour nous aider à rendre ce journal utile. Il y a beaucoup d'autres cultivateurs qui pourraient suivre ce bon exemple, s'ils en avaient la volonté, mais qui ne paraissent pas disposés à informer les autres des bons systèmes qu'ils pratiquent, ou des résultats d'une culture particulière, ou du plan qu'ils peuvent avoir adopté dans leur pratique. Si d'autres peuvent rendre raison de la chose, ils ont plus d'expérience ou de tact que nous ne pouvons nous vanter d'en avoir.

### CORRESPONDANCES.

*A l'Éditeur du JOURNAL D'AGRICULTURE.*

ENTRÉE DU CHEMIN DE VERTU,  
22 Janvier, 1850.

MONSIEUR,—Je pratique l'agriculture en Canada depuis plus de vingt-cinq ans: je suis fâché d'observer que, quoique nous soyons dans un siècle de progrès, l'agriculture de cette province, loin d'avancer, a été à reculons, durant les trente dernières années, du moins dans cette partie du pays que j'ai eu occasion de connaître,

et dans ma propre localité, qui, pour ce qui regarde le sol et la situation, n'est surpassée par aucune autre de la province, si ce n'est le voisinage immédiat de la ville, où l'on peut se procurer du fumier. Il y a trente ans, les affaires pécuniaires des cultivateurs étaient meilleures; les terres rendaient plus de grains et entretenaient plus de bestiaux qu'elles ne font présentement, excepté celles qui sont passées entre les mains de cultivateurs anglais, et peut-être quelques-unes de celles de leurs voisins immédiats. Il y a eu un temps où les cultivateurs canadiens suivaient presque tous généralement la même routine; c'était d'alterner l'ensemencement en grain et la mise en pâturage. Les ravages de la mouche à blé et l'introduction de distilleries parmi nous ont eu l'effet de leur faire abandonner leur ancienne pratique, et peu d'entre eux ont trouvé ou adopté, depuis, un meilleur plan, mais ils ont été généralement de mal en pis. Le manque de blé, pendant plusieurs années, et les hauts prix donnés par les distillateurs pour d'autres grains, les ont induits à se défaire de la plus grande partie de leurs bêtes à cornes, et à labourer avec des chevaux, afin de pouvoir mettre une plus grande partie de leurs terres en culture, chaque année, pensant qu'en encourageant la fabrication de liqueurs enivrantes, ils remplissaient leurs bourses par la vente de tout ce que la terre produisait. Mais après plusieurs années d'épreuve, le compte ou la balance s'est trouvé entièrement en faveur des distillateurs. Il importait peu à ces derniers quel prix ils donnaient pour le grain, tant qu'ils purent vendre le *whiskey* à leur prix, tandis qu'en ensemençant, tous les ans, presque toute l'étendue de sa terre, le cultivateur épuisait son sol continuellement et de plus en plus, attendu qu'il n'était semé ni racines ni récoltes vertes pour l'entretien du bétail, et qu'en plusieurs cas, la paille était vendue, aussi bien que le grain. Il se fait très peu d'engrais sur les fermes: il est aisé de voir que les résultats d'une pareille pratique ne peuvent être que ruineux. Si un bon système est nécessaire pour réussir, c'est particulièrement en agriculture. Le manque d'un tel système est, à mon avis, ce qui met le plus grand obstacle au développement des ressources du Bas-Canada. Je pense qu'il est de l'intérêt de tous, et qu'il vous appartient en particulier, de soumettre aux cultivateurs du Bas-Canada quelque plan au moyen duquel ils pourraient, par leur travail et leur industrie, rétablir et entretenir la

fertilité de leurs terres épuisées, et comme je crains que les fonds à employer soient rares parmi nous, on ne pourra guère atteindre ce but qu'en appliquant ce travail et cette industrie judicieusement, là où il convient de les appliquer. Dans cette vue, je vous soumets humblement le système de rotation des récoltes qui a été strictement suivi sur une petite ferme, depuis dix ans: vous verrez que la rotation comprend la totalité de la terre arable de la ferme, et qui est, comme de raison, tenue dans un bon état de propreté et de fécondité. Je n'hésite pas à affirmer que si ce système était pratiqué avec soin et diligence, il triplerait au moins, au bout de six ans, les produits agricoles annuels du pays. La rotation est comme suit: No. 1. récoltes vertes ou jachère; No. 2. froment ou orge; No. 3. foin; No. 4. pâturage; No. 5. pâturage; No. 6. avoine et pois; et ainsi à recommencer. Quelques-uns des résultats de ce système, avec la valeur comparative de quelques-unes des récoltes, pourront peut-être être utiles, ou paraître intéressants à quelques-uns des lecteurs du journal. La culture des racines ou des récoltes vertes pour la nourriture du bétail peut être considérée comme le principal fondement, ou le principe du progrès en agriculture, et cela, pour les deux raisons manifestes suivantes: d'abord, il n'est pas possible de produire des racines ou des récoltes vertes sans que la terre ait été bien préparée par labour, hersage, etc., et que les herbes nuisibles aient été entièrement extirpées; en second lieu, toutes les espèces de plantes à larges feuilles épuisent peu le sol, et peuvent être regardées comme formant une sorte de réservoir, au moyen duquel les éléments fertilisants de l'atmosphère sont recueillis, et tenus dans les mains du cultivateur, pour être appliqués à la terre à sa discrétion. Je n'entrerai pas présentement dans un plus long détail, mais je me contenterai de faire voir les résultats sur le champ No. 1. En 1842, je fis labourer pour la première fois (d'après la méthode canadienne) ce champ, et l'ensemencé, une moitié en pois et l'autre moitié en avoine; mais la terre était en si mauvais état et si épuisée, que la récolte de pois ne valut pas la peine d'être battue, et que l'avoine paya à peine le cueillage et le battage. L'année suivante, le même champ fut cultivé pour récoltes vertes et jachère, tout le fumier fait sur la ferme y ayant été appliqué. Il a donné de bonnes récoltes dans tout le cours de la rotation. En

1849, il s'est trouvé au premier degré, ou No. 1 du second cours, et a porté les récoltes suivantes, dont j'ai trouvé, en mesurant la terre et pesant le produit, que la valeur comparative par arpent, était comme suit:—

	Avec sommets.			Sans sommets.		
	tons.	qrs.	lbs.	tons.	qrs.	lbs.
Mangel wurzel, rouge, long.	21	5	80	18	12	36
Carrots, ro d'Albrongham	19	2	56	13	5	20
Navets, blancs ronds, . . .	8	4	32	5	0	0
Navets de Suède, . . . . .	10	10	27	6	5	100
Pâtates, blanches hâtives				4	0	0

Féveroles, manquées, un peu plus que le double de la semence; blé-d'Inde, je ne puis le dire exactement, attendu qu'il n'est pas encore tout égrené, mais, à ce que je crois, entre 50 et 60 minots par arpent.

Je puis remarquer ici que je semai de la graine d'une espèce de carotte rouge courte, dont je n'ai pas appris le nom, mais que son étiquette donnait comme une grande carotte blanche de Belgique: j'en semai plusieurs rangs dans un champ de carottes rouges d'Albrongham, afin de voir quelle serait la différence des produits. Je recueillis les produits de la même longueur de deux rangs qui se trouvaient à côté l'un de l'autre, et les pesai, fanes et racines, et trouvai comme suit: carottes longues, 357 lbs., courtes, 297 lbs., donnant une différence de 60 lbs. en faveur des carottes longues, sans les fanes ou sommets. Je trouvai de fanes, 227 lbs. des longues, et 230 lbs. des courtes, donnant une balance de 3 lbs. en faveur des courtes. Je ne crois pas avoir rien perdu en semant des carottes courtes, mais les grenetiers devraient prendre garde de ne pas vendre des graines qui ne sont pas ce qu'on dit qu'elles sont, ou qui sont d'une autre variété que celle qui est demandée. Je n'entreprendrai pas de donner la valeur en argent des récoltes susmentionnées, mais je crois que le meilleur marché qu'on puisse leur trouver, c'est de les convertir, sur la ferme, en articles qui puissent être exportés, excepté là où il est facile de se procurer du fumier. Je ne me connais pas assez en chimie pour savoir quelle est la quantité exacte de substance nutritive contenue dans les différentes espèces. Je ne saurais dire non plus positivement quelle est la meilleure culture préparatoire aux récoltes suivantes du cours de rotation, attendu qu'il faudrait savoir laquelle est la moins susceptible d'épuiser le sol: pour arriver à une conclusion exacte, il faudrait que l'expérience s'étendit à tout le cours de la rotation; ce qui néanmoins me pa-

rait évident, c'est qu'il est utile et à propos de cultiver une aussi grande variété de récoltes que le sol le permet: comme les saisons ne se ressemblent pas toutes, il pourra arriver qu'une récolte manquera, tandis que d'autres produiront abondamment; et alors la perte se fera peu sentir.

Je dirai maintenant, monsieur, que je ne prétends pas qu'une rotation de six années soit convenable à toutes les espèces de sol: sur un sol très léger ou sablonneux, il peut être nécessaire de l'étendre à 7 ou 8 années, et peut-être davantage, ou sur un sol très riche de sa nature, elle peut se borner à 5 ans, ou même à quatre, là où l'on peut se procurer du fumier: sur un sol de moyenne fertilité, s'il n'est pas fumé convenablement, une rotation de moins de six années n'en conservera pas la fertilité.

Si le contenu de ce papier est regardé comme digne d'une place dans votre Journal, vous pourrez avoir encore de mes nouvelles. En attendant, je suis bien sincèrement

Votre, etc.,

WILLIAM BOA.

A l'Editeur du JOURNAL D'AGRICULTURE du Bas-Canada.

MONSIEUR, — J'ai lu avec beaucoup de plaisir, dans votre dernier numéro, les remarques que vous faites relativement au grand avantage qui peut résulter des lectures sur l'économie rurale, et j'ose me flatter que l'agitation ou l'excitation sur un sujet, un mouvement, pourrais-je dire, si important et si intéressant, n'en restera pas là, mais qu'il sera fait quelque chose pour donner effet à la suggestion, ou la mettre en pratique, en dépit de tout obstacle. Bien plus, je dirai que je ne vois aucune bonne raison pourquoi un homme qui a fait autant pour l'avancement de l'agriculture canadienne que le digne Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada ne donnerait pas le premier l'exemple, et ne commencerait pas ainsi l'œuvre tout de bon. Que la terre en jachère soit une fois ouverte par lui, et je ne doute pas que d'autres ne le suivent dans le même guéret et qu'il n'en résulte beaucoup de bien.

Alerte, donc, M. l'Editeur, à la besogne. Prenez une demi-feuille de papier à écrire, et écrivez en tête:

"AGRICULTURE, HORTICULTURE."

"Programme d'un Cours de Lectures sur

des sujets Agricoles et Horticoles, qui seront données durant le présent hiver, conformément aux buts des Sociétés Provinciales d'Agriculture et d'Horticulture de Montréal:

NO. DE LECTURES	SUJETS.	PAR QUI.	DATE.
1 <sup>o</sup> Lecture,.....	Préliminaire.....	M. A.	
2 <sup>o</sup> do.....	Sur l'Horticulture.....	M. B.	
3 <sup>o</sup> do.....	Sur l'Agriculture.....	M. C.	
4 <sup>o</sup> do.....	Sur l'Horticulture.....	M. D.	
&c.	&c.	&c.	&c.

Ensuite parcourez attentivement votre liste de membres et de souscripteurs, et puis, la canne à la main, faites quelques tournées, et voyez si, dans toute la troupe, vous n'en pourriez pas trouver cinq ou six de plus, disposés à vous aider dans une cause si louable. Sûrement, il ne peut pas y avoir lieu à désespérer entièrement, quand on voit la sommeillante Société d'Histoire Naturelle se réveiller de sa honteuse léthargie et menacer de nous infliger un cours de lectures diverses et intéressantes. Mais arrêtons-nous, et gardons-nous d'offenser cette digne, mais déplorablement indolente confrérie, attendu qu'il pourrait devenir expédient de lui demander l'usage de sa presque

inutile salle de Lecture, pour y semer quelques semences agricoles, et qu'il ne serait pas sage conséquemment de la mettre de trop mauvaise humeur.

Et ce n'est pas simplement pour parler que je parle; car qui sait quo, faute de mieux, un de mes amis, que je m'abstiendrai de nommer pour le présent, est prêt à contribuer de son humble savoir-faire, sous une forme ou sous une autre, (si c'est comme rateau, houe, ou scarificateur, c'est ce qu'il me serait difficile de dire,) à empêcher que la chose ne tombe à terre. En attendant, je prends la liberté d'appeler votre attention à l'article ci-annexé d'un journal du Nouveau-Brunswick, qui indique qu'on est là sur le qui-vive, et qu'il ne peut que résulter beaucoup de bien des labours scientifiques de notre habile et savant ami, le professeur Johnston, dans ces quartiers, et qui, pour certaines raisons, devraient nous faire honte, à nous autres Canadiens, qui sommes plus favorisés. Et si cela ne suffit pas, quoique je sois loin d'être un *Annexioniste*, permettez-moi de rappeler à votre mémoire et à celle de vos lecteurs ce que disait dernièrement un journal du Haut-Canada, pour faire voir comment on "apprend" à aller en avant, en fait d'agriculture ainsi que de beaucoup d'autres choses, dans les environs de New-York: "*Notre compatriote, le professeur Johnston, de Durham, s'est engagé à donner un Cours de Lectures sur les rapports généraux de la Science et de l'Agriculture, devant la SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DE L'ÉTAT DE NEW-YORK, et doit commencer de bonne heure en Janvier.*" Hélas! que devient notre patriotisme vanité!

Après un sermon si long et peut-être trop prosaïque, vous serez, je pense, plus aise que fâché de me voir terminer enfin, en me disant votre ami sincère, et

Votre obéissant serviteur,  
UN CULTIVATEUR DU HAUT-CANADA.  
Montréal, 11 Janvier, 1850.

L'article auquel il est fait allusion est comme suit:—

#### PROVINCES INFÉRIEURES.

LECTURE DE M. JOHNSTON SUR L'AGRICULTURE ET LES RESSOURCES DU NOUVEAU-BRUNSWICK.—M. Johnston a confirmé ce que nous avons entendu dire et soutenir fréquemment concernant les ressources, ou les sources de richesse de cette Province, comme contrée agricole; et quoique, dans l'opinion de quelques per-

sonnes, il estime un peu trop haut le produit, ou rendement moyen des récoltes, ses conclusions ont été décidément de nature à nous donner une meilleure idée de ressources que nous négligeons, et même propres à faire renaitre l'espoir dans l'esprit abattu du cultivateur; et à nous convaincre que ce qui nous manque, et ce qu'il nous faut, c'est de la persévérance, de l'industrie et plus d'instruction. M. Johnston a appelé l'attention à une des principales causes d'irréussite, savoir, la perte du temps, qui entraîne après elle plusieurs autres pertes. Il a exposé un exemple, et donné une preuve convaincante qu'un cultivateur judicieux peut travailler et faire travailler avantageusement, ainsi: les pièces d'or montrées par un homme prouvent que, toutes choses égales d'ailleurs, des profits semblables peuvent être réalisés par d'autres.

M. Johnston a commencé sa lecture par un exposé succinct de l'importance et de la nécessité de se connaître en géologie, pour déterminer les ressources ou capacités agricoles d'un pays, en autant que les qualités ou propriétés des différents sols dépendent des roches dont ces sols ont été formés originellement par le procédé de la désagrégation ou décomposition, effectué par l'action de causes naturelles. Il a ensuite fait allusion aux qualités des différents sols, qu'il a estimées d'après la quantité de foin qu'ils donnent par arpent; à la population probable et à la quantité de bestiaux qu'ils pourraient maintenir; au montant relatif de la valeur des moissons dans le Nouveau-Brunswick, le Canada, la Nouvelle-York, et l'Ohio, faisant voir que l'avantage est décidément en faveur de cette province. Il a dit aussi que le blé de cette province, s'il était moulu convenablement, ne le céderait pas à celui de Genesée. Il regardait l'avoine comme notre principal produit, et il a parlé de l'importance d'ériger des moulins convenables pour la manufacture de la farine d'avoine. Il a remarqué que les prix des produits prouvaient que les marchés ne manquaient pas, et il a fait allusion à quelques suggestions qui se trouvent dans son rapport sur le sujet. Il a observé que malgré la longueur et la sévérité de nos hivers, nous pouvions nous livrer à l'agriculture avec avantage et profit. Il a dit que le commerce des bois avait été préjudiciable à l'agriculture généralement, mais que néanmoins il avait été profitable au Nouveau-Brunswick, en

autant que l'agriculture et le commerce des bois sont deux genres d'affaires distincts ; que le commerce des bois est bon à sa place, comme aide, mais non comme source principale de notre prospérité coloniale.—*Papier de St. Jean.*

Nous avons reçu du professeur Johnston un exemplaire imprimé d'un discours qu'il a prononcé à Syracuse, le 13 septembre dernier, à l'Exhibition annuelle de la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York, et nous prenons la liberté de lui en faire nos remerciemens. Ce discours a particulièrement rapport à "l'Etat de l'Agriculture en Europe," et paraît avoir été comme une introduction à un Cours de Lectures qu'il se proposait dès lors de donner à Albany, dans le mois de janvier, et qu'il donne maintenant, à ce que nous croyons, dans cette ville, devant la Société d'Agriculture de l'Etat de New-York. Nous aurions désiré pouvoir entendre nous-même ces lectures, mais comme la chose ne nous est pas possible, nous avons écrit au professeur pour le prier de vouloir bien favoriser la Société d'Agriculture du Bas-Canada de quelques exemplaires de ses Lectures, lorsqu'elles auront été publiées, comme elles le seront sans aucun doute. Voici les sujets des neuf Lectures qu'il se propose de donner :—

1. Les rapports de la Géographie Physique et de l'Agriculture Pratique.
2. Le rapport de la Météorologie à l'Agriculture Pratique.
3. Le rapport de la Botanique et de la Zoologie à l'Agriculture Pratique.
4. Les rapports entre la Géologie et la Pratique de l'Agriculture.
5. Le rapport de la Chimie au sol et à ses amendemens pratiques.
6. Les rapports de la Physiologie Chimique à la Plante, et aux moyens d'en avancer la croissance.
7. Les rapports de la Physiologie Chimique à l'Animal, à sa nourriture et à sa crue.
8. Les rapports de la Chimie au système des Engrais.
9. Moyens par lesquels les connaissances

scientifiques peuvent être répandues et employées au perfectionnement de l'Agriculture Pratique, et à l'élévation générale de la classe agricole.

Vu la réputation méritée de l'habile et savant professeur, il n'y a pas à douter que ses lectures ne soient intéressantes et utiles à un haut degré, et nous nous trouverions heureux de pouvoir les entendre. Comme nous l'avons observé dans un précédent numéro de ce journal, un homme tel que le Professeur Johnston est en état de faire plus pour l'avancement des améliorations agricoles, que dix mille agriculteurs pratiques, tout bon que peut être le système qu'ils suivent sur leurs terres, si, hors de leur nombre, il n'y en a que très peu qui connaissent quelque chose de leur pratique, ou qui puissent en tirer quelque instruction dans la science et l'art de l'agriculture. Le Professeur Johnston dévoue son temps et ses facultés mentales à l'étude de son sujet, et nul homme peut-être, n'a eu plus d'occasions de voir les meilleurs systèmes d'économie rurale en pleine opération, non seulement dans les Iles Britanniques, mais dans d'autres pays encore. Il est donc bien capable d'apprendre aux meilleurs cultivateurs pratiques bien des choses qu'il leur serait très utile de connaître, et qu'ils peuvent ignorer. Dans notre propre expérience, nous avons toujours vu que les agriculteurs pratiques les plus instruits étaient les plus empressés à acquérir de nouvelles connaissances dans leur art, et à profiter de toutes les occasions qui s'offraient à eux pour s'y perfectionner de plus en plus. Nous croyons qu'il en est de même dans toute autre science ou art, et que ceux qui s'y entendent le mieux sont aussi ceux qui cherchent le plus à en savoir davantage. La découverte la plus certaine faite par l'homme le plus éclairé est l'étendue limitée de son savoir, comparée à ce qui pourrait être connu de lui, si sa vie était assez prolongée pour qu'il en découvrit



davantage. Il en est ainsi de l'homme qui connaît le mieux la pratique de l'agriculture; il sent journellement qu'il y a plusieurs parties de sa pratique qui demanderaient une expérience prolongée pour le mettre en état d'atteindre à un plus grand degré de perfection, et c'est de cette manière que les grandes améliorations en agriculture ont été introduites jusqu'au temps présent.

*Extrait de la Lecture de M. Johnston.*

Maintenant, vous allez me demander ce que ceux qui, en Europe, sont les plus avancés dans la pratique des arts ruraux regardent comme devant leur faire faire de nouveaux progrès en agriculture. Vous me demanderez à quoi nous nous attendons, nous, habitans de la Grande-Bretagne, qui avons jetté le gant aux agriculteurs du monde? Je répondrai à ces questions, en appelant succinctement votre attention à ce qui peut être regardé comme la marque caractéristique, le trait vivant de l'agriculture de notre temps, ce que vous vous attendez sans doute à m'entendre traiter en peu de mots, l'application directe des sciences physiques aux différentes branches de l'économie rurale.

Les fins principales pour lesquelles les sciences naturelles s'appliquent à l'économie rurale sont:—

1. D'appliquer les effets des pratiques déjà adoptées, ou des choses déjà observées, et de remplacer des usages surannés et défectueux par des usages nouveaux et meilleurs.

2. D'établir des principes généraux au moyen desquels la voie soit ouverte aux moins instruits, à la connaissance théorique et pratique de ce qui est déjà en notre possession. Un simple principe explique, et par là recommande ou défend plusieurs pratiques, suivant les circonstances du sol, du lieu, ou de la saison.

3. D'étendre les connaissances que nous possédons déjà par de nouvelles découvertes susceptibles d'une application pratique.

Il ne serait pas à propos de s'étendre présentement sur ces divers objets de la science naturelle, en tant qu'applicable à l'agriculture. Il me suffira d'appeler succinctement votre attention sur quelques-uns des résul-

tats généraux relatifs à l'économie rurale auxquels la science est déjà arrivée.

Dans cette vue, je pourrais tirer mes exemples de l'une quelconque des différentes branches des connaissances naturelles: je pourrais choisir pour exemple:

1. Les rapports généraux de la *Géographie Physique* avec l'art de la culture, tels que

a. L'influence des mers étendues et des grands lacs et fleuves, des marées, des courans marins, et des vents prédominants, sur les ressources d'un pays et les pratiques et profits de ses cultivateurs.

b. L'influence des élévations montagneuses et des enfoncemens, des plateaux élevés et des plaines basses et unies; ou

2. Les indications générales de la *Géologie* à l'égard de la fertilité d'une contrée, les branches de l'économie agricole auxquelles elle est le mieux adaptée, et les moyens par lesquels sa fertilité peut être la mieux favorisée et entretenue.

3. Les rapports de la *Météorologie* et de la *Botanique* conjointement, tels que

a. L'adaptation de certaines plantes à certains climats, du sucre, du coton, à des climats plus chauds; du blé sarrazin, du maïs et du froment à des climats plus chauds et plus secs; du seigle, de l'orge et de l'avoine à des climats plus froids et plus variables.

b. La nature de la rouille, du blé noir, de la nielle, de la carie, etc., et des circonstances du climat local les plus favorables à leur apparition; ou

4. Les rapports de la *Géologie* et de la *Structure Végétale* conjointement, comme

Que certaines plantes et certains sols sont mutuellement adaptés les uns aux autres, en conséquence de la structure spéciale et des habitudes naturelles des plantes, et des caractères physiques seulement des sols.

5. Les indications générales de la *Géologie* et de la *Météorologie* conjointement, tels que

Les rapports de la nature des roches, du sol, et de la pluie, pris ensemble,

a. A la nécessité d'égoutter sous terre, et aux moyens de le faire.

b. A la nécessité de l'irrigation artificielle, et aux moyens les plus faciles d'obtenir la quantité d'eau nécessaire à cette fin; ou

6. Les rapports généraux de la *Zoologie* et de la *Physiologie Animale*,

a. Aux races des animaux domestiques et à la préservation de leur pureté;

b. A l'éducation, l'entretien et l'utilité générale du bétail. A l'agence de la vie animale dans la fertilisation de la terre. Aux attaques des insectes sur les récoltes cultivées; ou

7. Les indications générales de la Chimie, comme

a. Qu'un sol fertile, outre les divers composés organiques, contient au moins onze substances minérales différentes.

b. Que les plantes contiennent ordinairement, ou dans la plupart de leurs parties, le plus grand nombre des mêmes substances minérales.

c. Que l'animal, dans sa totalité, les contient aussi, mais distribuées dans ses différentes parties autrement qu'elles ne se trouvent, soit dans la plante, soit dans le sol.

d. Que la plante, placée, pour ainsi dire, entre le sol et l'animal, prépare au dernier sa nourriture tant organique que minérale.

e. Qu'il existe une relation intime et admirable entre le sol, la plante et l'animal, ou entre les êtres animés et inanimés, ou

8. Les indications générales de la *Géologie* et de la *Chimie* conjointement, comme

a. Que certaines formations géologiques, ou certains terrains, sont particulièrement riches en quelques-unes des substances minérales trouvées dans les plantes et exigées par elles, et produisent des sols qui, bien cultivés, seront fertiles et profitables au cultivateur.

b. Que d'autres sont en grande partie dépourvues de ces substances, et forment des sols qui sont naturellement improductifs.

c. Que d'autres abondent en toutes les espèces de matière minérale que les plantes exigent, et donnent néanmoins des sols qui sont naturellement stériles.

## II. RAPPORT DE LA CHIMIE AVEC L'AGRICULTURE :

Permettez-moi maintenant quelques mots sur la Chimie, dans ses rapports avec l'Agriculture.

Les applications spéciales de cette science, comme le savent plusieurs d'entre vous, sont trop multipliées, pour pouvoir être seulement énumérées. Entre les fins pratiques qui ont été obtenues plus ou moins parfaitement par la chimie, je pourrai faire mention des suivantes, regardées comme générales :—

1. En quoi consiste l'épuisement *général*,

comment il est produit, et comment il y peut être remédié?

2. En quoi consiste l'épuisement *spécial*, comment il est amené, soit naturellement, soit artificiellement, et comment il y peut être remédié?

3. Qu'est-ce que les plantes demandent généralement pour bien croître?

4. Que doivent contenir les engrais généralement pour être de service; que doivent-ils contenir pour des fins particulières; comment doivent-ils être préparés artificiellement?

Mais ces sujets sont trop généraux et trop indéfinis pour avoir fait une impression durable sur l'esprit du cultivateur pratique, dans les courts momens que j'ai employés à les énumérer.

Je mentionnerai donc de plus les points spéciaux qui suivent :—

1. Comment donner aux moissons une maturité plus hâtive dans les terrains neufs et élevés.

2. Comment diminuer la tendance de la terre à produire de la paille.

3. Comment hâter ou pousser en avant une végétation tardive, pâle et rabougrie.

4. Comment renforcer la paille des moissons de grain, quand il y a à craindre qu'elles soient couchées.

5. Comment remplir et grossir l'épi, quand une longue culture, ou la stérilité naturelle du sol l'a diminué.

6. Comment améliorer la qualité nutritive affaiblie du navet, ou d'autres racines venues sur une terre mousseuse.

7. Comment ranimer la matière organique dans des sols morts, tuffeux ou tourbeux, et la faire servir à la nourriture des plantes.

8. Comment préparer des engrais artificiels qui puissent nourrir une moisson quelconque sur un sol cultivable.

9. Comment avancer la croissance sur des sols *lents*, et la retarder sur des sols *vites*.

10. Quelles espèces d'engrais doivent être employées sur des sous-sols nouvellement amenés à la surface, et sur des terres fossoyées, et pourquoi.

11. Pourquoi et où une rotation d'engrais, comme disent les cultivateurs, est elle nécessaire.

12. Que la chaux, employée jusqu'à un certain degré et d'une manière prudente, est nécessaire pour rendre la terre très fertile.

13. Que les engrais salins et presque tous les autres engrais ont un meilleur effet sur les sols légers et lâches, que sur les sols durs et serrés, et pourquoi.

14. Comment économiser la consommation de la nourriture végétale, et l'adapter à la fin pour laquelle un animal est nourri.

15. Comment prévenir les maladies des navets et autres racines, et rendre la rouille et la nielle également rares.

Faire ces choses, et plusieurs autres choses semblables, économiquement, habilement et avec plus ou moins de succès, telles sont quelques-unes des fins pratiques auxquelles les investigations chimiques nous ont déjà conduits.

Elles fournissent aussi des réponses à un nombre de questions pratiques, telles que,

1. Pourquoi les récoltes de choux épuisent-elles si grandement le sol, et quel moyen y a-t-il de remédier à un tel épuisement ?

2. Pourquoi certaines herbes coupées vertes épuisent-elles la terre, et la rendent-elles moins propice au blé ?

3. Pourquoi ces herbes sont-elles rarement bonnes après des récoltes de trèfle ?

4. Pourquoi la chaux est-elle d'un meilleur effet sur un sol que sur un autre ?

5. Pourquoi une variété de chaux est-elle généralement plus efficace qu'une autre, dans des districts particuliers, et sur des fermes ou des pièces de terre particulières ?

Je pourrais énumérer beaucoup d'autres particularités et questions, par rapport auxquelles on peut dire que la chimie a été, ou est susceptible de devenir pécutiairement de valeur pour le cultivateur. Les exemples ci-dessus indiqueront suffisamment à ceux mêmes d'entre vous qui ont fait peu d'attention au sujet, l'espèce de linson qui existe entre l'agriculture pratique et la chimie pratique, et les usages auxquels ces connaissances scientifiques peuvent être appliquées, pour le progrès de l'art important que cette grande Société a pour principal but de faire avancer, comme il est de l'intérêt particulier de plusieurs de ses membres de travailler avec zèle pour la même fin.

**LIMITES DE LA SCIENCE ET DE L'HABILITÉ HUMAINES.**—Mais en parlant de ce qui est déjà parvenu au pouvoir de l'homme, et de ce qu'il se flatte de pouvoir atteindre relativement à l'agriculture, au moyen de la science, je ne dois pas oublier de reconnaître combien

son savoir est borné, et combien sa puissance est faible.

Un fungus mystérieux attaque la pomme de terre, et répand, depuis des années, la famine et la misère, le mécontentement et l'abattement parmi des millions de fermiers industriels.

Une petite mouche voltige, de saison en saison, au-dessus de nos champs de froment, et bannit de provinces et de contrées entières la culture du plus important de nos grains.

Une sécheresse continue, telle qu'il en avait à peine été vu une semblable depuis un demi-siècle, dessèche nos prairies et nos pâturages, et réduit le cultivateur à ne savoir où trouver de quoi hiverner le bétail qui lui est nécessaire.

Des faits comme ceux-ci doivent nous empêcher de nous vanter de notre savoir, et nous forcer à cette piété et à cette humilité d'esprit, que les occupations champêtres sont d'elles-mêmes si propres à inculquer, en même temps qu'ils ne doivent pas nous détourner de faire des efforts ou des recherches pour faire disparaître ces fléaux, ou les rendre moins préjudiciables.

Il est possible, il est presque dans les limites d'une attente raisonnable, ôserai-je dire, que la même recherche intellectuelle qui nous a donné de maîtriser, ou contrôler les vagues de la mer, qui a donné naissance à des règles pour régulariser les ouragans, et nous a presque mis à l'abri de leurs plus funestes influences; qui a forcé l'effrayante foudre à descendre inoffensivement des nuées; il est possible, dis-je, que la même recherche nous délivre finalement des ravages du fungus et de l'insecte, et place les sécheresses de l'été sous un contrôle raisonnable. On peut concevoir de telles espérances, non comme des sources d'orgueil, mais comme des encouragemens à de nouveaux efforts; car en récompensant si remarquablement l'exercice passé de nos facultés intellectuelles, la Divinité a évidemment en vue de nous exciter encore davantage à étudier et à extraire ce qu'il y a d'utile dans les choses animées et inanimées de la nature, sur lesquelles elle nous a donné une domination ou maîtrise générale.

**ONSTACLE AU PROGRÈS.**—Il y a néanmoins dans tout pays certains obstacles qui s'opposent au progrès de l'agriculture scientifique, comme branche des connaissances naturelles,

ou à son application pratique à l'amélioration du sol.

Je ne fais pas allusion à ces obstacles physiques ou locaux de climat, d'élévation au-dessus du niveau de la mer, de bas prix, d'éloignement des marchés, etc., mais à ces obstacles de société et de classe qui, en tant qu'ils tendent à empêcher l'extension de la science aux arts agricoles. Je puis énumérer comme appartenant aux obstacles de cette sorte :

1. L'aversion pour la théorie, comme on l'appelle, si générale chez les cultivateurs pratiques de presque tous les pays du monde. Il n'est que convenable de rejeter une théorie hâtive et téméraire—l'erreur de confondre avec une telle théorie tout ce qui ne se rattache pas directement aux opérations les plus ordinaires de la ferme, comme si la chimie, ou le chimiste, par exemple, ne pouvait être d'aucune utilité au cultivateur, par la seule raison qu'elle ne parle pas de la conduite de la charrue, non plus que de la forme ou du maniement de l'arrimoir ou de la herse.

2. Le peu de talent regardé jusqu'à présent dans tous les pays comme nécessaire pour devenir un très bon cultivateur. Non seulement ce préjugé diminue l'éducation et l'habileté de la classe agricole et l'estime qu'on en fait, mais elle la rend, comme corps, incapable d'apprécier les travaux, ou d'écouter les conseils des hommes de science, quelque prudents et praticables qu'ils soient.

3. Le défaut particulier, parmi tous les rangs ou degrés de la société agricole (en Angleterre, parmi les propriétaires, les tenanciers et les ouvriers ou engagés), d'instruction dans les parties élémentaires des branches de connaissances au moyen desquelles les principes de l'agriculture peuvent être particulièrement démontrés.

4. Le partage des terres en très petits lots, chose qu'on ne verra pas dans ces États, avant que plusieurs générations se soient éteintes, mais qui existe comme grand mal dans quelques-uns des pays de l'Europe. Il met obstacle à l'emploi d'instrumens perfectionnés, et conséquemment à l'industrie agricole, parce que le fermier est trop pauvre pour acheter au-delà du strict nécessaire. Il met obstacle à l'achat d'engrais naturels ou artificiels, à l'emploi du travail salarié sur les fermes, et généralement à

tous les modes de perfectionnement qui exigent quelque déboursé d'argent, ou qui demanderaient pour se développer une plus grande étendue de terre.

5. Un obstacle particulier à votre pays et à son présent état de transition, et c'est réellement un obstacle sérieux à l'amélioration, c'est le faible attachement local par lequel les propriétaires des districts établis le plus récemment sont liés à leurs terres. C'est un fait prouvé par le grand nombre de vos fermes qui sont à vendre. Il y a peu de familles qui soient devenues assez attachées à leurs établissemens, pour refuser de les vendre, si on leur en offre de bons prix. Le chef de famille s'en fie à son habileté pour compter de faire mieux ailleurs avec l'argent qui lui peut revenir de la vente de ses biens. Cet état de choses passera à mesure que vos républiques et vos institutions vieilliront, mais présentement, il met sérieusement obstacle à l'emploi de fonds pour l'embellissement, ou pour des améliorations coûteuses, qui pourraient peut-être ne pas hausser la valeur des propriétés foncières proportionnellement à ce qu'elles pourraient se vendre.

Nous ne sommes pas égoïstes : peut-être pourrais-je dire que nous sommes tout le contraire, en désirant de vous voir faire des améliorations en agriculture. Mais, entre tous les arts, on peut dire avec vérité de l'agriculture, plus que de tout autre, qu'elle n'est d'aucun pays particulier. La production du soutien commun de la vie, doit être, avec toute sa perfection, la propriété commune de tous. En cherchant à se surpasser l'une l'autre dans leurs efforts pour faire faire des progrès à ce premier des arts de la vie, la Grande-Bretagne et l'Amérique ne font que travailler à l'envi l'une de l'autre pour la race humaine. Et si nous autres, habitans de la Grande-Bretagne, nous tirons avantage par la suite des progrès que vous êtes destinés à faire, au-delà de ce que vous avez obtenu de nous, nous en deviendrons plus en état d'aider à répandre la connaissance de ces progrès parmi les autres nations du globe.

Y a-t-il quelque part un perfectionnement, qu'on le voie introduit parmi vous. L'agriculture a-t-elle fait quelque part un progrès quelconque, vous ne devez pas rester stationnaires. A-t-on quelque part les moyens de perfectionner les modes de culture, vous possédez les mêmes moyens. Y a-t-il ailleurs plus de connaissances, vous êtes à même de les acquérir. Montre-t-on quelque part de l'énergie et de la détermination,

vous avez hérité de ces qualités à un aussi haut degré que tout autre peuple. Le climat est-il quelque part favorable à des espèces particulières de culture, vous possédez tous les climats, et vous pouvez prendre une feuille du livre de ferme de chaque pays. Les connaissances sont-elles nécessaires quelque part, elles le sont aussi parmi vous; sinon parce que votre population rurale est déjà dense et surabondante, du moins parce qu'elle se meut constamment, et qu'elle est, au moment actuel, plutôt rétrograde que progressive.

### SUR LE SOIN DES ENGRAIS.

Comme votre Société a offert un prix au fermier qui aura montré plus d'intelligence et d'économie en ce qui regarde les engrais, et comme je suis convaincu que de ce soin dépend, en grande partie, le plus ou le moins de succès en agriculture, dans ce pays, je me sens porté à vous faire part de mon expérience sur le sujet. On ne peut remédier à l'épuisement causé par le mode de culture suivi jusqu'à présent dans cette province, que par l'emploi d'une plus grande quantité d'engrais. Convaincu de la vérité de ce fait, je fis transporter, il y a trois ans, dans le mois de juillet, quatre-vingts tonneaux de tourbe ou bourbe de marais au bout de la terre où je me proposais de l'employer, mêlée avec huit barriques de chaux vive, et l'y laissai jusqu'au printemps suivant, que je la répandis, à la volée, sur environ deux arpens et demi d'un champ qui avait été labouré dans le même temps que la bourbe avait été tirée du marais. J'ensemenciai ce morceau d'avoine, de mil et de trèfle rouge, et le hersai convenablement. J'eus une bonne récolte d'avoine, cette année-là, et une excellente récolte de foin, l'année suivante. Je n'avais pourtant pas été satisfait de l'apparence du tas d'engrais; lorsque je le tournai, la chaux me parut éteinte, et la tourbe humide et pesante. N'ayant pas assez de chaux pour toute la tourbe, il en resta un tas de treize ou quatorze tonneaux qui passa ainsi l'hiver sans avoir été mélangé. Il me vint dans l'idée d'essayer à le mêler avec du fumier de paille. Je mêlai donc au tas de bourbe six tonneaux de fumier, et au bout de quatre ou cinq jours, je le trouvai dans un état complet de fermentation. Je l'appliquai à une pièce de terre, à côté de celle que j'avais déjà engraisée, et la récolte fut supérieure à la première. L'année suivante, je fis charrier cent

soixante-dix tonneaux de tourbe sur l'endroit du champ où je voulais l'employer, et j'y fis mettre une tonne de terre pour sept tonneaux de tourbe. Je retournai le tas deux fois dans l'été, et il me parut en être beaucoup amélioré. Après les dernières gelées du printemps, je mêlai le fumier de basse-cour au tas de tourbe, une voie de fumier pour deux de tourbe, cette dernière bien pulvérisée, et mise légèrement en un tas de dix pieds de largeur sur cinq de hauteur. Laisant là mon tas d'engrais, je hersai le champ, en enlevai les pierres, y fis des raies à deux pieds l'une de l'autre, et le laissai se préparer pour recevoir l'engrais. Au bout de quatre jours, je trouvai mon engrais dans un état convenable de fermentation. (Il est nécessaire d'avoir à portée quelques voies de terre, de peur que le tas ne chauffe trop, pour en mettre sur le sommet, à l'épaisseur de deux ou trois pouces, afin d'empêcher que le gaz ammoniac ne s'échappe.) Au bout de quelques jours, le tas avait baissé de huit à dix pouces et se trouvait tassé en une masse solide de matière fertilisante. Je le laissai encore quatre jours, puis le charriai sur la terre, trente-quatre tonneaux par arpent, et le couvris avec la charrie dans les raies. J'y semai de la graine de carottes; dès le lendemain, je trouvai que l'engrais avait réchauffé la terre, et quoique le temps fût sec, la graine germa, et les plantes se montrèrent hors de terre, au bout de quatre jours. Je plantai sur le même arpent de terre des patates, des choux, des carottes, des navets, des betteraves et du blé-d'Inde, qui tous produisirent abondamment. De sorte, monsieur, que, comme dans la tourbe ou bourbe d'Irlande, il y a dans notre tourbe de marais quelque chose d'extraordinaire, lorsqu'elle est traitée convenablement, je recommanderais fortement, dans tous les cas, de faire fermenter cette tourbe complètement, et de l'appliquer au terrain quand elle est chaude. On demandera peut-être pourquoi ne pas mêler plus de terre au tas de tourbe? Je répondrai que trop de terre en empêcherait la fermentation. Le fumier que je mis avec la bourbe était celui de six vaches et de deux chevaux, et il avait été mêlé également, durant l'hiver, dans la basse-cour. Mais, monsieur, il sera difficile de faire que nos cultivateurs renoncent à leur ancienne méthode, qui est de charrier leur fumier, et de l'appliquer à la terre, froid, humide et sans mélange; tandis que si on ne voulait pas le mêler

à d'autres substances, on aurait pu au moins le rendre beaucoup meilleur, en le tournant, et le laissant fermenter et chauffer quelque temps, avant de l'employer. Dans le temps froid du printems, on doit se garder de mettre de la chaux avec du fumier d'étable, dans le même engrais artificiel; car ils ne vont pas bien ensemble, et l'une mangeraït l'autre, pour ainsi parler. On pourra demander aussi s'il ne serait pas à propos de mêler de la chaux avec de la tourbe de marais? Je crois qu'il en résulterait un bon effet, si la tourbe était préparée comme je viens de la mentionner, et si l'on cassait la chaux en petits morceaux, au printems, pour la faire pénétrer et s'éteindre dans la tourbe, tourner ensuite le tas, et le laisser fermenter pendant quatre ou cinq jours, la proportion étant d'une voie de chaux pour six voies de tourbe. Je pense que cet engrais mis chaud sur le terrain aurait un bon effet. Mais ce n'est pas là la méthode suivie par les fermiers de cette localité; ils mêlent ordinairement la chaux avec l'engrais vert ou sûr, sans le tourner durant l'été ou l'humecter, on attendre que l'influence de l'atmosphère l'ait manufacturé, pour ainsi dire. Au printems, la chaux est éteinte, et ne peut pas être, à ce que je crois, d'une grande utilité à la terre.

Le charbon de bois serait un autre ingrédient excellent pour faire de l'engrais, particulièrement pour les cultivateurs des parties intérieures du pays, qui abattent annuellement tant de bois, pour le brûler sur le terrain. Si les cultivateurs faisaient du charbon d'une partie du bois qu'ils brûlent ainsi, ils y trouveraient sûrement leur avantage. Je crois que l'herbe marine serait aussi un bon ingrédient à mêler avec la tourbe, pour en faire un engrais composé; mais cet article ne peut être obtenu que le long des bords de la mer, dans cette province, et ne pourrait être employé utilement que par les cultivateurs qui résident près de ces rivages. On ne peut même se procurer de la chaux que dans certains endroits de la province, et là même quelquefois à des prix au-dessus des moyens des petits fermiers, ou de ceux qui demeurent dans les parties intérieures et reculées du pays. Je crois que la méthode simple de faire des engrais, que l'expérience m'a apprise, tendrait à l'avantage général, dans les endroits éloignés, comme ailleurs, attendu qu'on peut se procurer la matière sur presque toutes les fermes, sans autre dépense ou peine, que celle de la convertir en engrais,

et qu'elle est à la portée du cultivateur pauvre aussi bien que du riche; et quelque simple que puisse paraître ce mode de faire de l'engrais, tout cultivateur qui triplera, au moyen de la tourbe, le tas qu'il fait avec son fumier de basse-cour, et le fera annuellement, et suivra en outre un bon système de rotation, ne tardera pas à voir sur sa ferme un grand changement en mieux. J'ai maintenant cent soixante-dix voies de terre tourbeuse, préparée comme ci-dessus, pour le printems prochain. Je trouve que cette sorte d'engrais fournit aux plantes plus de nourriture que tout ce que j'ai employé jusqu'ici pour fumer la terre. Un autre bon effet que la fermentation a sur l'engrais, c'est de détruire les graines des herbes nuisibles, telles que le chiendent, l'oseille sauvage, et autres, qui demeurent saines et sauvées, durant l'hiver, autour de la grange, et dans la basse-cour. Le blé sarrasin est un grain qu'on a semé en quantité par toute la province, depuis trois ou quatre ans: sa semence est presque impérissable, et devient difficile à extirper d'entre les autres récoltes: on pourrait la détruire en faisant fermenter complètement le tas de fumier, le printems, avant de s'en servir. Les cultivateurs avaient hésité jusqu'à dernièrement à semer ce grain, en conséquence de la grande difficulté qu'ils trouvaient à l'extirper des champs ensemencés d'autres grains; on peut obvier aisément à cette difficulté au moyen du procédé suivant:

Aussitôt que le grain a été enlevé du champ où il a crû, passez-y la herse légèrement, pour enterrer tous les grains qui sont restés. Au bout de quelques jours, il y aura une jeune levée, qu'il ne faudra ni arracher ni couper; mais il y faudra mettre du bétail pour la brouter, et par là faire que la semence soit épuisée, avant les fortes gelées. Les jeunes plantes périront et ne donneront plus ni soin ni peine au cultivateur.

**MAUVAIS PROCÉDÉS EN AGRICULTURE.**— Voyageant dernièrement, au nord du fleuve St. Laurent, j'ai vu avec regret combien de nos cultivateurs canadiens se connaissent peu en économie rurale, surtout en ce qui regarde la manière d'employer les engrais. Plusieurs, au lieu d'étendre le fumier sur le sol immédiatement avant de le labourer, ne l'y étendent qu'après que la charrue et la herse y ont passé; de sorte que si l'engrais n'avait pas déjà perdu toute sa substance nutritive avant d'être ainsi employé, il la perd par l'évaporation, après avoir été ainsi étendu en une couche mince

sur la surface du sol. Chez d'autres, d'assez grands tas de fumier restaient aux portes des étables, sans doute pour y pourrir inutilement, ou être employés aussi peu judicieusement que chez les premiers. C'est surtout dans le bas de la paroisse de Berthier, dans celle de St. Cuthbert, et dans la nouvelle paroisse de St. Barthelemy, que j'ai eu occasion de faire, avec mes compagnons de voyage, des observations peu favorables sur la manière de cultiver de quelques-uns de nos compatriotes. J'ai observé aussi, dans ces quartiers, un esprit d'imitation qui, pour être indifférent de soi, ne laisse pas d'être assez singulier. Pendant une certaine distance, par exemple, tous les fours sont couverts et tous les puits sont entourés de la même manière: plus loin, cette manière pour les puits, les fours, etc., est différente de la première: plus loin encore, vous voyez une autre méthode généralement suivie. Cet esprit d'imitation dans ces gens me porte à croire qu'ils imiternient les bons exemples, en fait d'économie rurale, s'il leur en était donné de tels. En attendant, il serait à désirer que les personnes instruites qui se trouvent parmi eux, et particulièrement messieurs les curés, voulussent bien se donner la peine de leur donner quelques leçons, quelques renseignements sur la meilleure manière de cultiver la terre, et particulièrement d'employer les engrais. Il est probable qu'ils profiteraient des bons avis qui leur seraient ainsi donnés gratuitement et charitablement, et qu'il en résulterait un avantage général.—*Extrait d'un ancien journal canadien.*

**RECETTES UTILES.**—M. D'Arcet a préservé du blé qui avait été infesté de enlandres, pendant un temps considérable, en le mettant dans des vaisseaux auparavant remplis d'acide sulfurique. Toutes les calandres périrent, et le blé cessa de souffrir. Non seulement on détruit par ce moyen les insectes qui se trouvent parmi les semences, mais on les empêche encore de s'y mettre. Comme il pourrait être incommode de brûler du soufre dans les vaisseaux qu'on veut remplir d'acide sulfurique, nous indiquerons un moyen de remplacer l'acide et d'obtenir le même résultat. Tout ce qui est nécessaire, c'est de bien saupoudrer les semences avec de la fleur de soufre, avant de les mettre dans des bouteilles ou autres vaisseaux, ou après les avoir mises dans les bouteilles, d'y ajouter du soufre en poudre et de bien remuer le tout de manière à mettre le soufre en contact avec toutes les

graines. La présence du soufre préviendra entièrement l'attaque des insectes.—*Journal des connaissances usuelles.*

Les observations suivantes, faites par M. Albert, sont tirées des *Archiv. der Teutchen Landswirths*. C'est l'opinion générale parmi les agriculteurs, que le transport des semences d'un lieu à un autre a une grande influence, non seulement sur la quantité, mais encore sur la qualité du produit, et que certains sols sont plus propres que d'autres à la culture de différentes plantes. C'est pour cette raison que, dans tous les pays de l'Europe, on fait venir de la graine de chanvre de Riga, et que, dans plusieurs cantons de l'Allemagne, on achète l'avoine de semence dans certains villages exclusivement. M. Albert a scrupuleusement examiné les différentes opinions sur ces sujets, et en est venu aux conclusions suivantes: Il a trouvé qu'il était plus avantageux de prendre la semence dans les lieux où la première avait plus de développement. Ainsi la meilleure méthode est de semer le blé sur un sol glaiseux plutôt que sur un sol sablonneux, attendu que les grains y sont plus gros et en plus grand nombre. Il dit que, comme la température du sol a une plus grande influence sur le développement des plantes que le climat même, l'opinion que les semences doivent être prises exclusivement au nord ou au sud, est erronée. Les semences seront plus grandes ou plus petites à proportion des feuilles. Du blé pris d'un terroir sablonneux ne deviendra pas, sur un meilleur sol, supérieur à ce qu'il était sur le terroir sablonneux. Le changement de semence ne produit pas de soi le changement dans le produit; mais ce changement doit être attribué exclusivement à l'influence du sol, du climat et de la culture. Lorsque les graines seront semées dans différents sols alternativement, on verra prédominer les caractères distinctifs qui s'étaient développés antérieurement sur la plante qui avait été longtemps dans le même sol. Elle est fautive l'opinion que le blé dégénérera, si la semence n'est pas changée; mais les gros grains doivent incontestablement être préférés aux petits. Il y a analogie, sous ce rapport, entre les plantes et les animaux. M. Albert termine en disant, que quelle que soit l'influence de la culture, elle ne pourra jamais surmonter celle que les propriétés de certains terrains exercent sur la nature des végétaux.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE DECEMBRE, 1819, AVEC DES REMARQUES SUR LES CHANGEMENTS DE L'ATMOSPHERE,

PAR L. A. HUGUET LATOUR,

Membre des Sociétés d'Histoire Naturelle, d'Horticulture de Montréal, d'Agriculture du Bas-Canada, etc.

Date.	Lune.	Jours.	Thermomètre.			Baromètre.			Direction des vents.			Variation de l'atmosphère.			Remarques.				
			8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	1 h. P.M.	6 h. P.M.	8 h. A.M.	12 h. MIDI.	6 h. P.M.	beau.	pluie.	neige.	grêle.	tonn.
1		Samedi	26	30	29	29,27	29,66	29,69	N.	N.	N. O.	neige.	nuag.	nuag.	...	...	1	...	...
2		Dimanche	9	19	14	30,10	30,20	30,22	O.	S. O.	S.	nuag.	clair	clair	...	1	...	...	
3		Lundi	16	20	16	30,12	29,88	29,89	N. E.	N. E.	N. E.	nuag.	couv.	couv.	...	1	...	...	
4		Mardi	20	24	22	29,80	29,71	29,75	N. E.	E.	E.	couv.	neige	neige	...	1	...	...	
5		Mercredi	27	39	30	29,35	29,33	29,44	N. E.	S. O.	O.	neige.	nuag.	nuag.	...	1	...	...	
6		à 1 h. 58 m. du matin.	25	31	34	29,36	29,34	29,35	O.	O.	O.	neige.	nuag.	nuag.	...	1	...	...	
7		Vendredi	28	27	19	15	30,07	30,10	30,11	O.	O.	O.	nuag.	clair	clair	...	1	...	...
8		Samedi	10	19	15	30,07	30,10	30,11	O.	O.	O.	nuag.	clair	clair	...	1	...	...	
9		Dimanche	9	21	20	30,06	29,72	29,75	N.	E.	E.	clair	nuag.	nuag.	...	1	...	...	
10		Lundi	20	20	14	29,55	29,67	29,70	O.	O.	O.	clair	couv.	neige	...	1	...	...	
11		Mardi	9	17	12	29,86	29,90	29,98	O.	O.	O.	clair	clair	nuag.	...	1	...	...	
12		Mercredi	8	16	12	30,30	30,29	30,33	O.	O.	O.	nuag.	neige	neige	...	1	...	...	
13		Jeudi	20	27	20	30,07	30,00	30,06	O.	O.	O.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
14		à 10 h. 44 m. du matin.	16	20	17	29,30	29,80	29,86	O.	O.	O.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
15		Samedi	20	24	20	29,09	30,06	30,10	N.	N.	N.	neige	clair	nuag.	...	1	...	...	
16		Dimanche	30	33	28	29,01	29,60	29,70	S.	S.	S.	couv.	pluie	neige	...	1	...	...	
17		Lundi	33	32	30	29,51	29,60	29,67	O.	O.	O.	neige	neige	nuag.	...	1	...	...	
18		Mardi	6	8	7	30,13	30,16	30,20	O.	O.	O.	nuag	nuag	nuag	...	1	...	...	
19		Mercredi	7	10	8	30,26	30,10	30,12	E.	E.	N. E.	couv.	clair	neige	...	1	...	...	
20		Jeudi	20	26	20	29,66	29,49	29,60	S.	S.	S.	couv.	pluie	pluie	...	1	...	...	
21		Vendredi	21	21	22	29,66	29,89	29,90	O.	O.	O.	clair	clair	clair	...	1	...	...	
22		à 2 h. 46 m. du soir.	11	15	13	29,86	29,60	29,57	N.	N. E.	N.	couv.	couv.	couv.	...	1	...	...	
23		Dimanche	19	20	16	29,12	29,20	29,24	O.	O.	O.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
24		Lundi	16	12	11	29,54	29,48	29,50	N.	N.	N.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
25		Mardi	16	12	11	29,54	29,48	29,50	N.	N.	N.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
26		Mercredi	16	10	7	29,33	29,36	29,40	N. O.	N. O.	O.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
27		Jeudi	10	5	7	29,82	29,89	29,92	O.	O.	O.	clair	clair	neige	...	1	...	...	
28		Mercredi	8	17	8	29,82	29,68	29,80	S. O.	N.	N.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
29		Vendredi	9	16	13	30,08	30,10	30,12	O.	O.	O.	clair	clair	clair	...	1	...	...	
30		à 9 h. 6 m. du matin.	20	19	17	29,97	29,69	29,77	O.	E.	N.	neige	neige	neige	...	1	...	...	
31		Dimanche	18	15	11	29,85	29,89	29,92	N. O.	N. O.	N. O.	clair	clair	clair	...	1	...	...	
		Lundi	8	12	9	29,99	30,02	30,05	N. O.	N. O.	N. O.	nuag.	clair	nuag	...	1	...	...	

COMPARAISON DES OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

FAITES À MONTRÉAL DURANT LE MOIS DE DECEMBRE, POUR LES CINQ DERNIÈRES ANNÉES.

Années.	Thermomètre.		Baromètre.		Vents.						Atmosphère.							
	Maximum	Minimum.	Maximum.	Minimum.	N.	N. E.	E.	S. E.	S.	S. O.	O.	N. O.	beau.	pluie	neige	grêle	tonn.	éclair.
1845	33 lo 9	-16 le 24	30,64 le 13	29,52 le 5	4	3	...	...	1	34	33	18	12	2	19	...	...	...
1846	38 lo 3	-2 le 29	30,53 le 6	29,50 le 19	5	12	...	...	7	8	41	20	13	5	17	...	...	...
1847	50 lo 10	-1 le 21	30,40 le 16	29,22 le 21	26	31	...	...	7	2	3	24	8	5	12	...	...	...
1848	43 lo 19	-10 le 23	30,36 le 27	29,26 le 2	21	12	...	...	2	12	6	32	8	9	9	...	...	...
1849	38 lo 5	-10 le 26	30,33 le 12	29,12 le 23	14	6	...	...	7	3	46	9	9	3	21	...	...	...

JARDIN BOTANIQUE

DE

GUILBAULT,

CÔTE DES NEIGES PRÈS DE LA CHAPELLE.

LES propriétaires de cet établissement prennent la liberté d'appeler l'attention du public à leur grand assortiment d'ARBRES FRUITIERS et FORESTIERS de toutes espèces, AMUBES D'ORNEMENT, ROSES, DAHLIAS, PLANTES DE SERRE, etc., etc., qu'ils vendront à bon marché pour argent comptant, ou à un crédit approuvé. Des ordres laissés chez MM. S. J. Lyman et Cie., Place d'Armes, ou chez J. E. Guilbault, à la Côte des Neiges, seront exécutés ponctuellement. Ayez la bonté de visiter l'établissement pour en juger par vous-mêmes.



# Journal d'Agriculture

ET

TRANSACTIONS

DE LA

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

MONTREAL, FEVRIER, 1850.

Dans un des numéros du Journal d'Agriculture de l'année dernière, nous avons soumis quelques observations, au sujet des Associations de Crédit Agricole, et du principe sur lequel elles sont établies dans plusieurs des états de l'Europe, et suggéré humblement que des associations semblables pourraient être introduites avec avantage en Canada pour l'avancement de l'agriculture. Si ce qu'on rapporte du bien qui résulte de l'opération de ces associations dans d'autres pays est bien fondé, (et elles existent dans quelque-uns depuis près de cent ans,) il n'en faudrait pas davantage pour encourager les habitans de ce pays à en faire l'expérience ; et à dire vrai, nous ne voyons aucun risque à en établir. Dans un pays nouveau, riche et fertile, comme l'est le Canada, il est absolument besoin de capitaux pour pouvoir tirer du sol les richesses qu'il offre au travail. Nous ne devons pas être détournés de nous évertuer, parce que nous avons perdu la protection commerciale et la préférence pour nos produits sur les marchés anglais. Efforçons-nous de rendre notre pays riche en productions, et de trouver chez nous des consommateurs pour ce que nous ne pourrions pas exporter avantageusement ailleurs, particulièrement par l'établissement de manufactures domestiques, qui excluseraient leurs articles pour nos produits. C'est ce que nous serons obligés de faire jusqu'à une certaine étendue, car il est manifeste que nous ne pourrions pas acheter de la Grande-Bretagne, si elle n'achète pas de nous. Jusqu'à présent, nous avons exporté nos produits en Angle-

terre, à grands frais de transport, pour les vendre à ceux qui fabriquent pour nous dans ce pays-là des effets et des marchandises, qui ne nous arrivent que chargés des frais de transport, du droit d'entrée, etc. Il est aisé de comprendre combien ces frais de transport, d'allée et venue du Canada en Angleterre, et d'Angleterre ici, contribuent à augmenter le coût des effets que nous achetons, et à diminuer le prix que nous obtenons de nos produits. Il serait donc, selon toute apparence, très avantageux qu'il y eût ici des manufacturiers qui achèteraient nos produits sur le lieu, et nous épargneraient les frais du transport en Angleterre, et nous vendraient aussi sur le lieu leurs articles, sans frais additionnels d'importation. Nous ne dirons pas qu'en établissant des manufactures ici on serait tout pour nous ; car quand même elles pourraient fabriquer tous les articles que nous importons maintenant, nous ne croyons pas qu'ils iraient à plus de £200,000 par année ; mais assurément ces établissemens nous aideraient beaucoup, et nous ne voyons pas pourquoi ils ne réussiraient point sous les circonstances que nous venons de mentionner. Nous entendons tous les jours parler du grand nombre d'individus qui émigrent de ce pays aux États-Unis, pour y chercher un emploi qu'ils ne peuvent pas trouver ici. Pourquoi en est-il ainsi ? Ce n'est certainement pas parce que nous manquons d'ouvrage à leur donner et à donner à d'autres encore : nos terres ne sont pas égouttées et exigent une fois plus de soin et de travail qu'on ne leur en donne pour produire de bonnes récoltes, et nous pourrions avoir les manufactures auxquelles nous venons de faire allusion. Si nous avions des "Associations de Crédit Agricole," il en résulterait pour notre agriculture une impulsion nouvelle et énergique, qui augmenterait nos productions au point de nous mettre en état d'établir et de soutenir des manufactures. Quand un pays ne fournit que de minces

produits, les manufactures ne sont pas assez encouragées, et elles ne peuvent pas prospérer ; mais dans un pays où les productions abondent, les manufactures doivent être florissantes ; elles aideront le cultivateur, comme, à son tour, le cultivateur les soutiendra. Les "Associations de Crédit Agricole" offrent le seul moyen que nous connaissions de mettre occasionnellement par des prêts d'argent, les cultivateurs en état d'améliorer leurs terres. La garantie serait ample, puisqu'elle serait fondée sur les biens des cultivateurs par tout le pays. Il ne serait pas possible de trouver une meilleure garantie que celle-là. La valeur des propriétés qui sont entre les mains des cultivateurs de la province du Canada, y compris leurs terres, leurs bâtimens, leurs animaux domestiques, leurs instrumens aratoires, etc., ne peut pas être de moins de cinquante à soixante millions de livres, courant. A qui donc pourrait-on fournir avec plus de sûreté, ou moins de risque, les moyens d'exercer leur profession avec succès ? Il n'y a que le système de prêt ou d'avance de fonds dont nous parlons qui puisse leur convenir. Il est généralement admis que le système de crédit de caisse, ou prêt d'argent, établi en Ecosse, a été le principal moyen d'améliorer l'agriculture de ce pays. Ce système a réussi admirablement pour les banques et pour les fermiers qui y ont eu recours. Il n'est pas étonnant que l'agriculture soit si arriérée ici, vu combien peu on a fait pour ses intérêts. Les cultivateurs possèdent un très grand montant de valeurs fixées dans le pays, et après tout, nous ne leur voyons aucun moyen sûr de se procurer des fonds, pour les fins les plus nécessaires ou les plus utiles, et très souvent ils se trouvent ruinés, faute de pouvoir se procurer une petite aide, ou hors d'état de faire des améliorations qui doubleraient leurs produits annuels. Toutes ces choses méritent d'être considérées sérieusement, si l'avancement et la prospérité du pays sont à désirer. Nous pouvons sug-

gérer des mesures que nous croyons propres à avancer le bien-être du pays, mais si ces suggestions n'aboutissent à rien, autant nous vaudrait-il garder le silence. A tout événement, que des individus de notre population, ou des émigrés arrivés dans ce pays, nous laissent pour passer aux Etats-Unis, ce n'est pas en conséquence de quelque défaut dans notre sol, ou de quelque inconvénient dans notre climat. Quoique nous n'ayons qu'un port de mer, et que ce port soit fermé pendant quatre ou cinq mois par les glaces de l'hiver, il n'y a pas sur ce continent de pays qui pourrait être plus productif et plus florissant que le Canada, si ces habitans savaient tirer le meilleur parti possible de ses vastes ressources. Quant à ce qui regarde l'économie rurale, ou les sources de prospérité agricole, nous prendrons la liberté de dire que le travail d'un homme ou d'un cheval, judicieusement employé ici en agriculture, créera une aussi grande somme de produit que dans les Iles Britanniques, ou dans quelque partie que ce soit de l'Amérique du Nord que nous avons vue, ou dont nous avons entendu parler. Qu'y a-t-il donc pour induire des gens d'ici à laisser le pays pour aller chercher une fortune meilleure dans les Etats voisins ? Une grande portion des produits obtenus dans les Etats-Unis, en partie par le travail des émigrés d'Europe et des émigrans du Canada, est exportée dans la Grande-Bretagne. Quelle est la cause qui nous empêche d'employer ces émigrans, et de recueillir, au moyen de leur travail, sur un sol meilleur, des produits qui puissent être exportés dans la Grande-Bretagne ? Ce qui nous manque, c'est l'argent, c'est l'habileté nécessaire pour l'employer utilement : mais d'où vient ce manque d'argent et d'habileté, et qu'est-ce qui nous empêche d'avoir l'un et l'autre, aussi bien que nos amis de l'autre côté de la ligne de 45° ? On peut garantir ici tout emprunt nécessaire à l'amélioration et au progrès du pays, d'une manière aussi am-

pleet aussi sûre qu'on le pourrait faire partout ailleurs de ce côté-ci de l'Atlantique. Pourquoi donc ce système d'*accommodation*, pouvons-nous dire, ne s'établirait-il pas ?

Si notre pays était situé à dix degrés plus au nord qu'il ne l'est, nous pourrions être excusables de chercher à gagner le sud ; mais quels ne sont pas nos avantages ? nous avons un sol supérieur en fertilité à celui de beaucoup d'autres pays ; nous jouissons d'un climat salubre, favorable à l'agriculture, et susceptible d'être encore amélioré par les défrichemens et un système d'égout plus parfait. Nous avons des moyens de communication par rivières, lacs et canaux, qui ne sont surpassés nulle part, qui s'étendent par le pays jusqu'à la distance de cinq cents lieues de la mer, et dont les branches se portent de la ligne principale de navigation dans toutes les directions. Ces branches peuvent n'être pas toutes navigables présentement ; mais elles sont susceptibles de le devenir, d'être rendues telles, et de fournir par là de l'emploi à ceux qui nous laissent, faute d'être employés. Par quels moyens nous attendons-nous à améliorer l'état de notre pays et à tirer le meilleur parti de nos avantages naturels ? Nous ne pouvons certainement pas le mettre plus au sud pour en adoucir le climat. Si nous avons besoin d'énergie et d'argent pour le faire prospérer, qu'est-ce qui nous empêche d'avoir l'une et l'autre, quand l'une et l'autre sont à notre portée ? Nous ne pouvons pas les importer d'un autre pays pour notre profit, bien que des personnes possédant ces moyens, et venant résider parmi nous, puissent les faire valoir à leur grand avantage, en tirant parti de ce que nous négligeons. Sommes-nous ici des enfans, incapables de rien faire par nous-mêmes et pour nous-mêmes, de nous aider, en un mot ? Si nous étions tels, nous aurions honte de l'avouer. Nous tirons notre origine des mêmes nations qui ont peuplé les Etats-Unis, et nous ne ferions pas honneur

à nos ancêtres, si nous ne nous efforcions pas d'égaliser en tout nos voisins. Qu'est-ce qui nous rendrait inférieurs à eux, si ce n'était un manque de patriotisme qui nous ferait imaginer qu'il nous est impossible de les égaliser ? Si nous avons besoin d'exemples d'amélioration et d'énergie pour les imiter, du moins n'avons-nous pas besoin d'abandonner les terres de nos pères pour les trouver. Nous ne sommes que la postérité dégénérée de deux grandes nations, si en voyant nos compatriotes nous laisser faute d'emploi, nous nous contentons de nous plaindre de notre sort, sans prendre des mesures immédiates pour donner de l'emploi à ces personnes, et améliorer notre situation, quand les moyens de le faire sont en notre pouvoir. Supposé que nous imaginions que ces moyens ne sont pas en notre pouvoir, dans les circonstances actuelles ; nous demanderons de quel endroit de la terre ils nous pourraient venir ? C'est aux habitans même du Canada qu'il appartient de l'améliorer, de le faire prospérer, et ils seraient indignes de posséder un si beau pays, s'ils négligeaient de le faire, ou se laissaient persuader qu'ils sont incapables de le faire. S'il existe, au moment actuel, quelque obstacle au progrès et à la prospérité de notre pays, qui, à part de nous-mêmes, sera capable, ou prendra sur lui d'y remédier ? Nous ne sommes pas des enfans ; nous sommes des hommes, et nous devons agir comme des hommes, en adoptant d'un coup toutes les mesures nécessaires pour avancer le bien-être de notre pays et de nos compatriotes. On aura mille fois plus de difficultés à appréhender, en cherchant à améliorer son sort par tous moyens autres que ceux qu'on peut employer sans danger ou sans obstacle. Créons-nous un capital sur lequel nous puissions compter et que nous puissions retenir. Tout autre capital que nous pourrions appeler et avoir à notre aide, nous laissera, augmenté par le produit de notre industrie.

Les fonds exigés pour l'amélioration convenable de l'agriculture ne seraient pas très considérables. Il ne serait ni nécessaire ni à propos de faire des dépenses folles ou extravagantes; mais en gardant une juste mesure, on ne pourrait dépenser de l'argent d'une manière plus avantageuse au pays qu'en l'employant à augmenter ses productions, puisque ce sont les champs du Canada qui doivent soutenir notre industrie et notre commerce, nourrir nos villes et nos villages, et former un revenu pour le maintien de notre gouvernement. C'est un fait évident de soi et qui n'a pas besoin d'être prouvé, que nul pays, nul peuple ne peut acheter plus qu'il ne peut vendre, s'il paie ce qu'il achète. Il est donc manifeste que si nous voulons améliorer l'état de notre industrie et de notre commerce, de nos villes et de nos villages, nous devons commencer par augmenter la quantité et la valeur des productions créées annuellement par la culture de nos terres. La grande erreur de notre système, c'est que nous avons employé des capitaux à bâtir et embellir des villes et des villages, au lieu de les appliquer à l'amélioration des campagnes, et à l'augmentation de leurs productions. Nous en pouvons voir maintenant les conséquences dans le nombre des maisons et des magasins qui ne sont ni loués ni occupés. Il est absurde de s'imaginer que la prospérité de l'industrie et du commerce ne dépend pas principalement de la prospérité des campagnes. Que le pays produise abondamment tout ce qu'il est en état de produire, et nous aurons à notre disposition des valeurs réelles à exporter, lorsqu'on le pourra faire avantageusement, et ce qui ne pourra pas être exporté servira à établir des manufactures, et à les maintenir, lorsqu'elles auront été établies. Il est inutile de bâtir des magasins pour y vendre des marchandises, si les moyens d'acheter manquent. Les manufactures ne peuvent point prospérer dans un pays qui n'est pas floris-

sant, à moins que les effets manufacturés ne puissent être vendus avec profit à des chalans étrangers, et c'est, suivant nous, ce à quoi nos manufacturiers ne pourraient pas s'attendre. Le plus qu'ils pourraient attendre, ce serait de trouver à vendre leurs articles dans le pays; leur trafic serait en conséquence limité, et nous ne pourrions jamais compter sur les produits de l'industrie comme notre principale ressource, avant que notre population eût acquis un immense accroissement. Des manufactures domestiques peuvent nous être avantageuses jusqu'à un certain point; mais ceux qui s'attendraient à voir le pays parvenir par leur moyen seul à une grande prospérité seraient frustrés dans leur attente.

Notre but, en écrivant cet article, est de nous efforcer de donner à tous ceux qui liront une idée favorable de ce pays, et de les convaincre que ceux qui l'habitent ont le pouvoir et les moyens nécessaires pour le faire prospérer, pour le rendre aussi florissant que tout autre pays de ce continent, et qu'ils n'ont pour cela qu'à user de ces moyens judicieusement. Il nous est honorable de compter sur nous-mêmes et sur les vastes ressources qui sont à notre disposition. Nous n'avons qu'à nous louer de notre situation et des avantages que nous possédons, et si nous croyons avoir été frustrés dans nos attentes, il nous serait fort à propos d'examiner quelles étaient ces attentes, pour voir si celles de nos attentes, ou de nos espérances qui ne se sont pas réalisées, étaient raisonnables ou non, ou s'il y a eu ou non de notre faute. Ce que nous désirons le plus ardemment, c'est de voir tous les membres de la société canadienne s'unir du cœur et de la main dans leurs efforts pour trouver ce qu'il y a à faire pour avancer la prospérité générale du pays, et adopter promptement les mesures propres à amener cet heureux résultat. Il n'y aura rien à espérer pour notre pays ou pour sa prospérité, tant qu'il

sera agité par des partis à vues aussi opposées que le sont entre eux les pôles de la terre. Que l'amour du pays, de la patrie, l'emporte sur toute autre considération. L'union du peuple rend un pays florissant et heureux, mais le mésaccord et les dissensions de parti peuvent tout ruiner. On ne peut s'attendre à voir adopter des mesures pour le bien général, si l'on ne peut s'accorder sur le choix de ces mesures. Il viendra un temps où ceux qui nous succéderont seront étonnés de voir que nous n'aurons pas su profiter des occasions que nous aurons eues d'avancer et d'assurer notre prospérité, à une époque où il y avait progrès dans les autres pays. Nous espérons que ces suggestions pourront induire quelque personne plus capable que nous ne le sommes de discuter le sujet, à s'en emparer et à le traiter comme il devrait l'être. Nous désavouons toute intention d'offenser ou de blesser qui que ce soit :—notre seul but est d'avancer le bien général du pays dans lequel nous vivons, et cela, par des moyens autres que ceux que nous suggérons, s'il peut en être proposé de meilleurs, de plus honorables, et de mieux adaptés à notre position, comme faisant partie de l'empire britannique. Dans les pays de nos pères, des hommes de tous les partis peuvent s'unir de la manière la plus cordiale pour l'avancement des intérêts de l'agriculture, persuadés qu'ils sont que de sa prospérité dépend le bien-être général de la population.

#### RAPPORT D'AGRICULTURE POUR JANVIER.

Le mois de Janvier a, jusqu'à cette date, parfaitement rempli son rôle dans un hiver canadien, et nous en sommes fort aise, en autant que les rivières ont été partout couvertes de ponts de glace pour permettre aux agriculteurs de venir de partout aux marchés avec les produits qu'ils ont à vendre. Nous nous flattons néanmoins qu'ils auront fait attention à ce que nous avons dit, dans

notre dernier Rapport, relativement à la vente des produits agricoles. Nous regrettons que les prix des produits ne soient pas, à Montréal, plus encourageants pour les cultivateurs, particulièrement ceux du blé, du bœuf et du lard, qui sont des articles exportables. Le blé a été d'un rapport au moins moyen, cette année, et a été serré en bon état. Le lard est peut-être aussi bon qu'il le peut être dans une partie quelconque de l'Amérique du Nord, les pores ayant été engraisés avec des pois et du blé-d'Inde, et les pois étant regardés avec raison comme excellents pour l'engraissement de ces animaux. Nous avons vu de bon porc se donner pour 23s. 1½d. à 25s. les cent livres, et ce prix ne rémunère pas convenablement l'engraisseur. Le meilleur bœuf, nous a-t-on dit, s'est vendu 30s. le cent ; et nous croyons qu'il s'est vendu depuis ce prix en descendant jusqu'à celui de trois sous la livre : si des cultivateurs ont vendu du bœuf par quartiers, à ce dernier prix, comme nous l'avons entendu dire, sur le marché de Montréal, ce bœuf ne pouvait pas, sans doute, être d'une bien bonne qualité. D'après les prix donnés en Angleterre pour le bœuf et le porc salés, d'après les rapports, il y aurait à croire que le bœuf exportable pourrait obtenir ici un meilleur prix, et le lard est, comme nous venons de le dire, d'une excellente qualité. Nous croyons que si notre porc (frais) était converti un bon lard (porc salé) et jambons, et coupé et traité comme en Angleterre, il aurait un marché plus certain et se vendrait plus cher, et il serait aisé de faire en sorte qu'il en fût ainsi. Le prix du lard ou porc salé, à Liverpool, est de 40s. à 48s., et celui du jambon, de 60s. à 72s. Le porc, le lard et le jambon canadiens pourraient être d'une aussi bonne qualité qu'ils le sont dans les Îles Britanniques, attendu que la nourriture au moyen de laquelle on engraisse ici les cochons est meilleure que celle qu'on leur donne dans ces pays.

Il n'y a pas à se plaindre du prix auquel se vend le bon beurre salé, et nous ne doutons pas que si les cultivateurs mettaient plus de soin à faire le beurre, et le bien paqueter dans des tinettes ou autres vaisseaux bien fermés aux deux bouts, ils n'en obtinssent un prix plus élevé. Quiconque connaît par expérience les soins qu'il faut apporter pour faire et bien conditionner le beurre, et ce qu'on perd à y manquer, ne trouvera pas à redire à ce que nous en disons. Il est néanmoins au pouvoir de celui qui fait et conditionne, ou sale et paquette du beurre, de prendre la peine et le soin nécessaire, et il importe d'autant plus de le faire, que la quantité de beurre est plus considérable, et que la différence entre du beurre bien conditionné et d'autre qui ne le serait pas, pourrait aller de deux à quatre sous par livre. Avec le soin et l'attention convenables, on peut faire en Canada d'aussi bon beurre que dans tout autre pays, et comme nous venons de le dire, la chose n'est pas sans importance pour les cultivateurs. Indubitablement les vaches laitières demandent à être nourries et soignées convenablement, l'hiver comme l'été, sans quoi on ne pourrait s'attendre à faire de bon beurre. Les exposer à une chaleur intense, l'été, sans leur procurer d'abri, ou leur faire faire de longues routes d'un pavage à un autre, c'est leur faire beaucoup de tort, et c'est ce qu'on devrait éviter. Ces circonstances peuvent être regardées par quelques-uns comme n'étant pas d'une grande importance; mais tel n'est pas le cas. On voit tous les jours sur les marchés du beurre de mauvais goût et de mauvaise couleur, tandis qu'il y en a d'excellent, quant à la couleur et au goût. La raison en est, et il ne peut pas y en avoir une autre, que les uns donnent les soins convenables aux vaches laitières et à la laiterie, et que les autres ne le font pas. Ceux qui négligent les petites choses dans quelque partie que ce soit de

l'économie rurale, ne peuvent pas être de bons agriculteurs ou producteurs.

La quantité de volaille apportée au marché, cet hiver, a été considérable, jusqu'à présent : elle est de bonne qualité et à un prix raisonnable. La volaille est, et pourrait toujours être, un article, ou item considérable des produits du cultivateur. L'entretien des oiseaux domestiques n'est pas très coûteux, et ils font l'ornement de la basse-cour. Leur plume peut être employée utilement dans la famille, et si elle n'y est pas nécessaire, elle peut être vendue à un bon prix. Les poules, les canards, etc., détruisent une quantité prodigieuse d'insectes, qui sont des pestes pour l'agriculture. Si l'on entretenait une plus grande quantité de volaille, et si l'on ne tirait pas sur les oiseaux, pour le seul plaisir de les tuer, nous verrions moins d'insectes nous troubler et endommager nos moissons. Nous devrions indubitablement ne pas troubler les oiseaux qui nous visitent, durant l'été.

Il est agréable de voir un grand nombre d'articles de manufacture domestique apportés au marché par les cultivateurs et par leurs femmes et leurs filles, et tous fabriqués par elles, à leurs demeures, avec le produit de leurs terres, en laine ou en lin. Cela montre beaucoup d'industrie dans la portion féminine de la classe agricole. Elles offrent à vendre de très bonne étoffe canadienne, de la flanelle, de la toile, non pas fine, mais très convenable à l'usage de la campagne et de la classe laborieuse. La toile et la flanelle sont fortes et de bonne durée, et si les gens de la campagne savaient blanchir leur toile, le tissu en deviendrait plus doux, et elle acquerrait beaucoup plus de valeur. Ce blanchiment pourrait être fait par la famille du cultivateur, mais peut-être qu'alors la toile ne pourrait pas être prête pour le marché la même année que le lin serait cueilli. Nous croyons néanmoins que le plus haut prix qui serait donné pour

la toile blanchie dédommagerait amplement de l'attente d'une année pour sa vente. Les bas, demi-bas, chaussons, gants et mitaines que vendent les gens de la campagne, sont de plus de durée et valent beaucoup mieux pour les classes ouvrières que ce qu'on trouve généralement dans les boutiques, et plusieurs de ces articles se vendent à meilleur marché que les articles semblables d'importation. Il serait beaucoup à désirer que cette industrie fût encouragée; car elle pourrait être exercée sur un plan assez étendu pour aider considérablement les familles des cultivateurs, vu que l'ouvrage peut se faire dans les mortes-saisons, et à la veillée. Les marchands, ou commerçans qui ont coutume d'acheter ces articles des cultivateurs, feraient peut-être bien de leur recommander de les faire de manière à être les plus convenables aux usages pour lesquels ils les revendent. Nous ne voyons point de cultivateurs offrir à vendre des couvertures de laine de manufacture domestique, et nous croyons qu'ils en pourraient faire de meilleures et de plus durables que la plupart de celles qu'on apporte d'Europe. Il serait facile au fermier de calculer quel profit lui laisserait une paire de bonnes couvertures, en en pesant une paire, pour voir combien elle lui a pris de laine. Les cultivateurs des Îles Britanniques, jusqu'à l'époque où nous en sommes parti, achetaient à peine une couverture, un drap de lit, ou quelque autre des articles qu'ils pouvaient fabriquer au moyen de leurs produits. Tout le linge, la flanelle, et la plus grande partie des étoffes de laine, ou draps, qu'ils portaient, avaient été fabriqués à la maison, à l'exception de la tresse. Ils trouvaient invariablement que la toile faite et blanchie par eux et chez eux était meilleure et de plus de durée que celle qui avait été faite et blanchie par des manufacturiers. Ils trouvaient aussi que la flanelle qu'ils fabriquaient était meilleure que toute celle qu'ils auraient pu acheter. Une des

causes de cette différence était que les meilleures portions de la laine ou du lin des fermiers n'avaient pas été ôtées par des manufacturiers pour des tissus plus fins. Au contraire, les cultivateurs employaient le lin et la laine dans toute leur valeur primitive, ou telle qu'elle leur venait sous la main. Nous serions bien aise de voir l'usage de la toile devenir plus général, ou remplacer plus généralement celui du coton, et quant aux gens de travail qui portent des chemises de flanelle, les cultivateurs pourraient leur fournir un article très convenable. Toutes ces fabriques auraient une grande influence pour faire prospérer l'agriculture, et elles méritent conséquemment une considération sérieuse de la part des lecteurs de ce Journal. Nous nous contentons d'énoncer ce que nous pensons sur le sujet, afin que d'autres le mettent à profit. Quand même les manufactures publiques ne réussiraient pas, les ouvrages de ce genre exécutés dans les familles ne pourraient pas causer beaucoup de perte; et quand même le temps et le travail de la famille d'un cultivateur ne seraient pas payés très cher, ce qu'elle recevrait serait la récompense d'heures employées industrieusement, tandis que si elles n'avaient pas été employées ainsi, elles auraient pu être passées dans l'oisiveté, ou en des dépenses peut-être au-dessus des moyens du fermier. L'argent gagné par la vente d'objets de manufacture domestique doit être regardé comme bien acquis et faisant l'honneur aux familles qui ont fabriqué et vendu les articles.

La principale affaire des agriculteurs, durant l'hiver, c'est de bien soigner le bétail, battre le grain, et charrier le fumier dans les endroits où il doit être employé, le printemps. En faisant ce dernier ouvrage, durant l'hiver, on facilitera beaucoup le travail du printemps, et si le fumier est mis convenablement en tas dans le champ, il ne sera pas aussi sujet à être détérioré par l'eau que s'il

était resté épars dans la basse-cour, ou auprès. Le bois de chauffage et pour clôture doit aussi être charrié en temps convenable; enfin, tout ouvrage qui peut se faire l'hiver, doit être fait dans cette saison, pour ne laisser au printemps et à l'été que les seuls travaux qui ne peuvent pas se faire l'hiver.

On nous a dit qu'il est difficile ou incommode de voyager à la campagne, cet hiver, en conséquence de la grande épaisseur de la neige, et de ce que les chemins ne sont pas tracés avec assez de largeur pour les *sleighs* doubles, ni même pour les sleighs simples qui se rencontrent. C'est ce que nous n'avons pas de peine à croire, quand nous voyons que quelques-uns des chemins de barrière des environs de Montréal, ont été négligés, ou n'ont pas été tracés d'une largeur suffisante. Il est beaucoup à regretter que lorsqu'on a passé une loi pour empêcher qu'il soit fait usage de voitures d'une certaine forme sur les chemins d'hiver, on ait négligé d'ordonner que les chemins fussent faits ou tracés d'une largeur suffisante, ou qu'il y eût deux chemins. Il est très incommode de voyager par des chemins de campagne qui ne sont pas d'une largeur suffisante, et il devrait être fait quelque changement dans la loi, à cet égard, soit par la législature, soit par les conseils municipaux. Il y a autant d'inconséquence à faire des chemins trop étroits pour les sortes de voitures qui doivent y passer, qu'il y en aurait chez le fermier, qui, en bâtissant des étables et des écuries pour ses bêtes à cornes et ses chevaux, en feraient les portes si petites, que ces animaux n'y pourraient pas passer.

Ce Rapport d'Agriculture est le premier pour cette année, et nous espérons que la saison prochaine sera si favorable, que nous n'aurons qu'à féliciter les cultivateurs sur les excellentes récoltes qu'ils auront eues, et à les louer des peines qu'ils se seront données pour en avoir de telles. Si nous faisons bien ce que nous avons à faire, nous pourrons nous attendre avec confiance à des résultats favo-

rables, et espérer que notre habileté, notre industrie et nos soins seront récompensés par une récolte abondante.

Avant de terminer, nous recommanderions aux cultivateurs de se pourvoir de bonnes semences, s'ils le peuvent faire, pour ce printemps, et de prendre garde qu'elles ne soient pas de variétés mêlées, particulièrement pour le blé. Peut-être serait-il à propos d'essayer quelques-unes des variétés de froment qu'on avait coutume de semer en Canada, avant l'apparition de la mouche à blé. L'expérience s'en pourrait faire, si la semaille pouvait avoir lieu de bonne heure; mais nous croyons qu'elle serait très peu sûre, si le grain ne pouvait pas être mis en terre de bonne heure en Avril. Dans tous les cas, il serait prudent de n'en semer qu'une petite quantité. Nous ne sommes pas encore en état de dire s'il sera importé un nouvel approvisionnement de blé de la mer Noire assez à temps pour la semaille de ce printemps; mais s'il nous parvient quelque renseignement sur ce sujet, nous en ferons part à nos lecteurs.

Les cultivateurs éprouvent quelque inconvénient, lorsqu'ils ont à retarder la semaille du blé jusqu'à la fin de Mai. La terre labourée depuis tant de temps (depuis l'automne précédent,) devient dure, et les racines des herbes bonnes et mauvaises commencent à végéter avant que le grain soit semé. La récolte ne peut manquer d'en souffrir. En semant de la graine de foin avec le blé, aussi tard que la fin de Mai, on court risque de la faire manquer, attendu qu'il n'est guère possible qu'elle réussisse, lorsqu'elle est semée si tard, et conséquemment, exposée à la grande sécheresse de nos étés. Nous avons vu beaucoup de semis de foin manquer, par la même cause, et nous avons entendu beaucoup de personnes se plaindre de résultats semblables ailleurs. Lorsque les graines de foin ne donnent pas une levée forte et serrée, il y a contretemps et perte réelle pour le cultivateur. Nous recommanderions de semer la graine de foin



plutôt avec un autre grain, particulièrement avec de l'orge, qu'avec du blé, après la minai. Le sujet est de quelque importance. Il y a perte et contretemps fâcheux, après avoir préparé la terre pour prairie ou pacage, à voir manquer la semence de soin, et à avoir à recommencer tout le travail. Il y a de plus la perte d'une année généralement: le cultivateur s'attendant à voir l'herbe lever et croître, n'est pas porté à labourer le sol immédiatement: on peut dire même que le cours régulier de rotation est interrompu; et il en résulte un retard domageable, un domage réel, particulièrement pour ceux qui veulent suivre un système amélioré d'économie rurale.

29 Janvier, 1850.

Nous prions de nouveau tous les abonnés de ce Journal, de vouloir bien nous faire tenir ce qu'ils doivent. La bagatelle de cinq schelins ne peut pas être difficile à trouver pour toute personne qui reçoit le Journal, et il y a des endroits de la campagne, où les abonnés sont si éloignés les uns des autres, qu'on ne pourrait faire passer un collecteur chez tous, sans frais considérables. C'est perdre de l'argent que d'adresser le Journal à des personnes qui ne le prennent pas au bureau de poste, ou qui ne le paient pas. Comme, entre les Commissaires d'Ecoles à qui le Journal est adressé, il peut s'en trouver qui ne le prennent pas au bureau de la poste, on cessera de l'envoyer à tous ceux des Commissaires d'Ecoles qui ne demanderont pas à la Société de continuer à le leur envoyer pour l'usage des écoles. Nous prions particulièrement les Agens de nous envoyer les noms de tous ceux qui désirent que le Journal leur soit adressé, et de rayer de la liste tous ceux des Commissaires d'Ecoles qui, à leur connaissance, ne le prennent pas au bureau de poste.

La culture de plantes huileuses serait, à n'en pas douter, profitable en Canada. Le navet sauvage semé l'automne a été regardé

dans les Iles Britanniques, comme une récolte très lucrative pour sa semence. Nous ne pourrions pas cultiver ici le navet sauvage, ou la navette d'automne; mais nous pourrions cultiver la variété qui se sème le printemps, bien qu'elle ne soit pas d'autant de valeur, et ne donne pas autant d'huile que la première. On pourrait aussi cultiver ici la moutarde pour sa graine comme bonne à faire de l'huile. Il serait bien à désirer qu'on cultivât en Canada une plus grande variété de moissons, pour n'avoir pas à ne compter que sur un petit nombre, dont quelques-unes peuvent manquer. La navette ou la moutarde, si la récolte en était bonne et forte, étoufferait toutes les mauvaises herbes et laisserait le sol net, après qu'elle aurait été enlevée. L'une ou l'autre de ces moissons pourrait aussi, avant sa maturité, être enfouie dans le sol par la charrue, comme engrais vert et abondant. Les moyens de rendre aux terres épuisées leur première fertilité sont nombreux et faciles, mais le plus souvent négligés, au grand détriment de l'agriculture et des agriculteurs.

Tant que l'on continuera à suivre le système pratiqué ici depuis si longtemps, de labourer une moitié de la terre, une année, et l'autre moitié, l'année suivante, sans faire rien de plus pour l'amendement du sol, les terres deviendront certainement moins bonnes, d'année en année; c'est là un fait fort à regretter et dont le pays souffre déplorablement. Il faut du temps pour que les amendements ou améliorations nécessaires s'effectuent, et il n'est guère possible que ces améliorations aient lieu, d'après le système généralement suivi, de ne labourer la terre qu'une fois par an, ou de ne la labourer qu'une fois pour chaque récolte, sans employer d'engrais. Si l'on suivait un pareil système d'agriculture dans les Iles Britanniques, on n'y recueillerait pas de quoi payer les frais de culture, et il ne resterait rien pour le paiement des rentes, des dîmes et des taxes, ou pour le profit des fermiers. Si on laissait les terres en pacage pendant plu-

sieurs années, on pourrait s'attendre, qu'après avoir été labourées ensuite, elles donneraient de bonnes récoltes, une année ou deux ; mais d'après le système canadien d'agriculture, il n'est pas possible que les récoltes soient abondantes, ou que la terre soit maintenant dans un bon état de fertilité. Lorsque le sol n'est labouré qu'une fois, et que, peut-être l'ouvrage n'est fait qu'imparfaitement, il n'est pas assez ouvert ou pulvérisé pour produire abondamment, et si nos terres n'étaient pas de leur nature d'une très bonne qualité, et le climat favorable à la croissance, bien souvent les récoltes ne vaudraient pas la peine d'être recueillies. Les terres arables de l'Angleterre exigent, généralement parlant, trois ou quatre fois plus de travail, et reçoivent trois ou quatre fois plus d'engrais, pour chaque récolte, dans le cours de la rotation, que les terres arables du Canada, et l'ouvrage est bien mieux exécuté. Jusqu'à ce que notre système général soit changé, nous ne pourrions pas nous attendre à un bon rapport, excepté là où le sol est naturellement très fertile, et dans des saisons très favorables. Et quel doit être le résultat définitif de ce mauvais système de culture ? Que les terres deviendront si épuisées qu'elles ne pourront plus rien produire, ou passeront entre les mains de fermiers qui sauront les améliorer et leur rendre leur première fertilité. On peut conclure que tel sera infailliblement le cas dans ce pays et dans tout autre, où l'on se sera obstiné à suivre un système d'agriculture défectueux et épuisant. Nous nous sommes constamment efforcé de mettre ce sujet sous les yeux des cultivateurs canadiens, afin qu'ils puissent le considérer, et adopter un système perfectionné, s'il leur paraissait probable qu'ils gagneraient à le faire. Celui-là s'entendrait peu à l'agriculture, qui à la vue d'un plan d'amélioration dans son mode de culture, ne serait pas en état de voir s'il y a probabilité que ce plan lui serait avantageux. Un cultivateur pourrait n'être pas capable d'adopter tous les plans d'amélioration qui lui

seraient proposés, et peut-être ne lui serait-il pas prudent de le faire : mais l'agriculteur pratique devrait être en état de juger si les améliorations recommandées méritent d'être éprouvées ; et s'il croyait qu'elles méritent de l'être, il ne devrait pas négliger de faire l'épreuve. Nous ne recommandons pas, et nous n'avons jamais recommandé à aucun cultivateur de faire des expériences coûteuses, ou de s'adonner à ce qu'on appelle la "haute culture," ou l'agriculture en grand : mais nous pouvons faire des changemens importants et profitables dans notre système d'économie agricole, sans courir le risque de nous faire tort par une "haute culture." Il y a un champ vaste ouvert devant nous avant d'arriver à ce qu'on entend en Angleterre par "haute ou grande culture." Allons jusqu'à la limite sans la dépasser, et nous ne manquerons pas de nous en bien trouver.

La Société d'Agriculture du Comté de Rouville, étant celle qui a droit à l'octroi de la Législature, pour la tenue des Montres de Bestiaux de District, l'automne dernier et cet hiver, a fait sortir des petites affiches imprimées, où il est dit que la Montre doit avoir lieu à Henryville, le vendredi, 15 du présent mois de Février. On y offre des prix pour Cochons gras, Chevaux de Selle et de Trait, Echantillons de grains et de graine de Foin, Instrumens aratoires, divers articles de manufacture domestique, une Baratte, et une Pressé à fromage ; 79 prix en tout, variant d'une piastre à huit piastres, chacun.

Le plan de donner des prix pour du grain dont il n'est montré que quelques minots est sujet à objection, à ce que nous concevons, à moins qu'il ne doive appartenir à la Société pour être distribué par elle comme semencé. Les prix offerts sont plus que suffisants pour payer le grain, et à l'exception du blé, qui, s'il est de la meilleure qualité, pourrait valoir les prix offerts, tous les autres grains doivent obtenir des prix bien au-dessus de leur valeur.

Il y a pour le blé six prix, faisant un montant de 33 piastres, et chaque lot doit être de cinq minots, faisant en tout 30 minots. Quant à l'orge, aux pois et à l'avoine, il doit y en avoir quatre lots, aussi de cinq minots, chacun, faisant en tout 20 minots de chaque espèce de grain, pour chacune desquelles il est offert des prix au montant de 26 piastres, ou de plus du double de ce que valent l'orge et les pois, et de plus du triple de ce que l'avoine se vendrait. Si tous ces échantillons devaient devenir la propriété de la Société pour être distribués par elle, il en pourrait résulter beaucoup de bien. Les mêmes prix sont offerts pour deux minots de blé-d'Inde en épis que pour le blé; 6 prix se montant à 33 piastres pour 12 minots de blé-d'Inde dans l'épi, ce qui est peut-être dix fois la valeur du grain. Nous soumettons ces remarques à la considération des Sociétés futures de District. Nous sommes pleinement persuadé que quand il sera offert des prix considérables pour des échantillons de grain, ces échantillons devront appartenir à la Société pour distribution. Elle pourrait par-là donner à des personnes qui n'étaient pas en état d'obtenir des prix, une part de l'octroi fait par la Législature pour encourager à faire des améliorations en agriculture. La grande erreur dans toutes ces Exhibitions, c'est qu'aucune partie de l'argent octroyé par la Législature ne va là où il serait le plus à propos qu'il allât pour encourager à faire les améliorations nécessaires.

On dit qu'à la grande Exhibition de Bestiaux du Club de Smithfield, à Londres, en décembre dernier, il a été montré des animaux supérieurs à tous ceux qu'on avait vus aux exhibitions précédentes. Quoique les animaux ne fussent pas aussi *excessivement* gras qu'à quelques montres précédentes, ils furent regardés comme mieux adaptés à la nourriture de l'homme et d'une plus grande valeur, à poids égal. Le mouton de South-Down a paru être considéré comme le meilleur. Il en a été vendu un lot, au marché de Noel, £5 5s. par tête. Nous

avons vu des rapports où il est dit que les ouvriers même employés dans les mines de charbon du nord de l'Angleterre, qui avaient coutume d'acheter le mouton le plus gras de la race de Leicester, rejettent maintenant cette viande qui ne consiste presque en suif, et achètent de préférence du mouton bien moins gras. Il a été gaspillé beaucoup d'argent à engraisser des bœufs et des moutons outre mesure; la perte pourtant est plutôt tombée sur le public que sur les engraisseurs. La graisse pure dans les animaux peut avoir coûté un chelin la livre, tandis que, si elle n'était pas consommée comme nourriture, elle ne valait qu'environ six sous la livre, pour faire du savon. Aux marchés de Montréal, on trouve constamment du bœuf, du mouton, du veau et de l'agneau assez gras, et rarement trop gras, et ce sera toujours pour le mieux. Nous ne disons pas que tous les articles de la sorte exposés en vente sur nos marchés sont toujours assez gras, parce que ce n'est pas le cas; mais il y a toujours de bonne viande à vendre à Montréal; s'il y en a qui trouvent à dire à notre bœuf et à notre mouton comme n'étant pas d'un aussi bon goût que dans les Iles Britanniques, nous nous permettons de n'être pas de leur avis. Notre viande de bœuf, de mouton, de veau et d'agneau, lorsqu'elle est raisonnablement grasse, a une très bonne saveur, et rarement ce goût fort et rance, que ces alimens ont si fréquemment dans les Iles Britanniques, en conséquence d'une nourriture trop abondante. Les bêtes à cornes et les moutons engraisés séparément dans les étables, principalement avec de l'avoine ou de l'orge, donneront toujours une viande de bonne saveur, mais il va sans dire que le cultivateur qui recueille des racines, en donnera à ses bestiaux, et tout cultivateur doit en avoir au moins un peu à leur donner. Une nourriture mêlée est la meilleure et la plus profitable, comme entretenant le bétail en un meilleur état de santé que s'il ne mangeait que d'une seule espèce d'aliment.

A une assemblée de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre, le Rapport du Conseil se termine ainsi :—

“Le Conseil félicite la Société sur les améliorations faites successivement, chaque année, dans les divers départemens de ses opérations, et sur la reconnaissance générale de la valeur de son influence pour animer et soutenir la cause de l'agriculture pratique; et il ne saurait douter qu'en conséquence des efforts réunis de toutes les personnes intéressées dans l'agriculture, il ne se fasse dans l'amendement du sol et l'économie rurale de la Grande-Bretagne, un changement progressif de nature à mettre en état de produire les plus abondantes récoltes aux moindres frais, et à avancer ainsi les intérêts mutuels de ceux qui sont le plus immédiatement concernés dans la chose, ainsi qu'à augmenter les ressources du pays.”

Telle est l'opinion qu'on a en Angleterre des avantages procurés à l'agriculture par l'action de cette grande Société, et nous croyons qu'il n'y a pas exagération. Il s'est fait plus d'améliorations importantes dans l'agriculture anglaise et dans tout ce qui s'y rapporte, depuis l'organisation de cette Société, c'est-à-dire, depuis moins de dix ans, que pendant les cent années précédentes. En Canada, il s'est formé des Associations pour l'avancement des améliorations en agriculture, et pour d'autres bonnes fins; mais on les voit bien tôt perdre l'intérêt qu'elles avaient excité d'abord dans le public, et aller rarement à leur but avec le degré d'énergie nécessaire pour leur assurer le succès. La même nécessité qui existait lors de la formation de ces associations, et qui a déterminé leur organisation, continuait à exister en pleine vigueur, quand une indifférence manifeste paraissait influencer les membres, et arrêter leur action. Plus d'une Société formée en Canada dans un but utile a dû à cette indifférence, ou à ce relâchement, son manque de succès. A moins que les membres n'éprouvent constamment le même intérêt, ne continuent à être animés du même zèle, quelque important qu'ait été l'objet de leur

première organisation, il y a peu de bien à en espérer.

Nous avons reçu un Catalogue descriptif d'Arbres et Arbustes fruitiers et d'ornement, Rosiers, Fraisiers, etc., des Pépinières de M. André Leroy, d'Angers, département de Maine-et-Loire, France, près de la station du chemin de fer, de l'année 1849. On peut voir ce Catalogue aux Salles de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, No 25, rue Notre Dame. On y trouve décrits et annoncés pour vente, à très pas prix, un nombre et une variété prodigieuse d'arbres et arbustes à fruit et d'ornement, de haute et basse tige, pour espalier, etc. Mais la principale difficulté, et ce qui coûterait le plus, peut-être, ce serait de les faire venir de France en Canada, bien préservés et capables de reprise. Si le propriétaire de ces pépinières en envoyait ici une bonne variété, en prenant les soins et les précautions convenables pour l'emballage et le transport, il en tirerait sans doute un bon parti; mais peu de personnes se hasarderaient à envoyer des commandes en France, pour en faire venir des plants qui, s'ils n'étaient pas emballés convenablement, ou s'il n'en était pas pris un soin convenable, dans le voyage, pourraient ne valoir plus rien, à leur arrivée ici. Néanmoins tous ceux qui désireraient des renseignemens étendus sur le sujet, les pourront obtenir aux Salles de la Société, et voir les prix de chaque espèce et chaque variété. Nous croyons que les plants venus en France réussiraient très bien en Canada; mais, comme nous venons de le dire, la grande difficulté serait de recevoir ici les replants dans un état à pouvoir reprendre et croître, et il faudrait, en outre, que le transport de France ici ne fût pas trop dispendieux. Nous transcrivons l'introduction suivante au Catalogue en question :—

La douceur du climat d'Angers, la fertilité de son sol et sa position près de la jonction de quatre grandes rivières, qui lui offrent de faciles

moyens de transport, ont fait de cette ville un centre de culture, où tous les genres sont traités avec le plus grand soin. Le chemin de fer de Nantes à Paris qui traverse cette cité et dont la station est à la porte de notre Etablissement, vient encore lui apporter de nouveaux moyens de transport sur la capitale, le midi, le nord, la Belgique et toutes les contrées desservies par ces nouvelles voies de communication rapide.

Depuis 25 ans environ, toutes les branches de l'horticulture angevine ayant pris un accroissement considérable, les pépiniéristes sentirent le besoin de former des collections de fruits. Ils créèrent dans ce but, il y a quelques années, sous la direction de la Société Nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, un jardin-école, où sont réunies les nombreuses espèces d'arbres fruitiers de tous les genres. La Société alors organisa dans son sein un comice horticole, chargé de l'étude et de la vérification des espèces.

Désirant nous-mêmes former une école comparative, et la grandeur et l'organisation de notre établissement s'y prêtant admirablement, nous avons établi, non-seulement une école d'arbres fruitiers, mais encore celle de tous les arbres et arbustes qui passent les hivers en pleine terre sous notre climat.

Outre l'avantage qu'ont ces écoles de nous donner toujours des espèces sûres pour la multiplication, elles ont encore celui de pouvoir comparer entre elles les diverses variétés, et de reconnaître celles que nous recevons sous différents noms, quoique étant les mêmes.

Un grand nombre de nos espèces de fruitiers, qui se montent à près de 1,500 dans les différents genres, nous ont déjà donné des fruits. Ceux-ci ont été dégustés, dessinés et décrits avec la plus scrupuleuse attention. Cette opération nous a mis en mesure de livrer avec garantie toutes celles qui sont décrites sur notre catalogue. Quant à celles qui ne le sont pas encore, et qui sont la plupart dans la catégorie des nouvelles ou peu répandues, nous les fournirons pour ce qu'elles ont été mises au commerce, et sans prendre de responsabilité.

Nous avons établi, d'après notre propre expérience, et les travaux des meilleurs promoteurs de France, de Belgique et ceux de la Société royale d'Horticulture de Londres, une synonymie, devenue nécessaire, pour éviter

la répétition des mêmes espèces sous des noms différents.

Afin de faciliter à l'acheteur le choix des espèces, et le mettre à même de se former pour chaque saison une succession de fruits convenables, nous en avons marqué la qualité, la grosseur, la nature de la chair, l'usage auquel ils doivent être employés, et l'époque de maturité; puis le degré de fertilité de l'espèce, la forme sous laquelle elle croît de préférence, ou est susceptible de venir; enfin l'exposition qui lui est le plus convenable. A quelques-unes nous avons ajouté des remarques concernant leur mode de végétation ou d'autres circonstances particulières.

Il sera facile, à l'aide de ces renseignements, de former un jardin fruitier bien assorti. Si cependant quelques personnes se trouvaient encore embarrassées à ce sujet, nous serions tout disposés à les aider de nos conseils.

Les personnes que nous adressent leurs commandes sont priées de nous indiquer très clairement sous quelles formes elles désirent leurs arbres, c'est-à-dire, si c'est pour plein vent ou tige, pyramide ou quenouille, espalier ou basse tige, ou nain. Nous les prions aussi, dans le cas où certaines espèces de leurs demandes seraient épuisées dans nos pépinières, d'y joindre une liste supplémentaire, ou de nous dire si elles consentent à ce que nous les remplacions par d'autres à notre choix. Nous nous engageons à ne mettre que de très bonnes espèces et à peu près de même saison que celles qui manqueraient. Nous avons encore besoin de connaître d'une manière très exacte l'adresse où devront être déposés nos envois.

Chaque expédition par le roulage est accompagnée d'une lettre de voiture portant le titre de notre raison de commerce et signée de nous. Toutes les conditions du chargement sont stipulées sur cette lettre. S'il arrivait qu'il y eût retard ou avarie dans l'envoi, les réclamations devraient en être adressées au commissionnaire qui en est chargé, lequel en demeure seul responsable.

Si les arbres arrivaient pendant la gelée, il faudrait les mettre à couvert tout emballés, dans un endroit clos, soit cellier, soit écurie, et ne les débaler qu'au dégel. S'ils paraissaient ridés ou desséchés lorsque le paquet sera déballé, il faudra les coucher dans une fosse assez profonde, pour qu'il y ait au moins 30 centimètres de terre par-dessus, les arroser copieusement et les laisser ainsi sous terre

pendant quatre à cinq jours. Le bois reviendra dans son état normal avec les mêmes chances de reprise ; il ne faudra supprimer que les racines qui resteront noires et entièrement dépéries.

**RÈGLES POUR UNE JEUNE DEMOISELLE, (DE LA VILLE OU DE LA CAMPAGNE.)**—Qu'elle se couche à dix heures, ou même à neuf, si elle le veut. Elle ne doit point se plaindre, ou s'affliger, si elle ne peut s'endormir promptement, la première nuit, ou les deux premières nuits, et demeure éveillée, ruminant les plaisirs dont elle s'est privée, mais persister pendant quelque temps, après quoi, elle trouvera que l'habitude de se coucher de bonne heure procure un sommeil beaucoup plus agréable que celui qui suit une assemblée ou un bal prolongé tard dans la nuit. Elle se lèvera aussi, le matin, mieux refaite, plus gaie et avec un meilleur teint.

2. Qu'elle se lève vers six heures, en été, et vers sept heures, ou huit heures, en hiver ; qu'elle se lave aussitôt les mains avec de l'eau pure, froide ou tiède, selon la saison de l'année ; et si elle peut être induite à balayer habituellement sa chambre, ou à s'occuper de quelque autre besogne, pendant une heure, elle y gagnera, du côté de la santé et de la beauté.

3. Son déjeuner doit être quelque chose de plus substantiel qu'une tasse d'eau chaude, soit qu'on l'appelle thé ou café, et une tranche mince de pain beurré. Elle doit manger un œuf ou deux, ou un peu de viande froide, et boire un peu de lait, ou bien une tasse ou deux de bon chocolat.

4. Elle ne doit pas se tenir toute la journée auprès du feu, en hiver, à lire des romans, ni s'occuper l'esprit de la perfidie d'amans trompeurs, ou du désespoir d'une amante délaissée ; mais se donner de l'exercice, prendre l'air à pied ou en voiture ; coudre, frotter les meubles, faire de la pâtisserie ou des confitures ; et si la faim la prend, pendant ces occupations, qu'elle mange une dariole, ou une croquignole, ou quelque chose d'également léger, au lieu du régal à la mode d'une tranche de gâteau pesant et d'un verre de vin ou de liqueur.

5. Qu'elle mange, au dîner, du bœuf ou du mouton, qui ne soit ni trop épicié ni trop gras. Ce n'est pas à dire pourtant qu'elle doive se priver d'un morceau de poulet ou de quelque

chose d'également bon : il faut seulement qu'elle en use modérément, et qu'elle ne boive pas trop d'eau, pendant le repas.

6. Au lieu de deux ou trois tasses de thé fort, qu'elle prenne, au souper, un godet de lait avec du pain, ou mange une croustille, une dariole, ou quelque chose de semblable ; et elle pourra s'aller coucher quelques heures après.

7. Aux autres heures de la journée, où elle ne sera pas occupée par le travail ou l'exercice, qu'elle lise, non d'insipides romans, mais des ouvrages agréables et instructifs, propres à enrichir l'esprit d'un fond d'idées neuves, surtout lorsqu'il n'est point occupé de pensées sérieuses, et à le garantir du tort qui résulte toujours des notions erronées sur le monde et les affaires de la vie.—*Journal of Health.*

#### REGLES DE MADAME ELISABETH FRY.

1. Ne perdez jamais de temps. Je n'appelle pas temps perdu, une récréation, ou un amusement utile à la santé ; mais ayez pour habitude d'être toujours occupé.

2. Ne vous écartere jamais en rien de la vérité. 3. Ne dites jamais de mal d'une personne, quand vous en pouvez dire du bien ; il ne suffit pas de parler charitablement, il faut encore penser de même. 4. Ne soyez jamais irascible ou fâcheux pour qui que ce soit. 5. Fuyez tout ce qui sent le faste et un luxe inutile. 6. Faites tout avec réflexion, et quand le sentier que vous parcourez vous paraîtra rude et difficile, mettez votre confiance dans la puissance qui peut seule vous guider sûrement, et avancez en droite ligne.

Un censeur, fort content de son mérite, vint présenter à Auguste un ouvrage critique contre Virgile. Ce prince fit aussitôt apporter un boisseau de froment, et après qu'il fut vanné, il en fit donner les criblures pour récompense au censeur.

Un peintre qui connaissait le sort de ceux qui plaident, pour l'avoir éprouvé lui-même, avait deux plaideurs à représenter : l'un avait réussi dans son procès ; l'autre l'avait perdu. Il représenta le premier en chemise, le second nu.

Un enfant entendant dire que sa mère venait de perdre son procès, "Ah maman, lui dit-il, que je suis aise que vous ayez perdu un procès qui vous tourmentait tant."

## VERRENERIE CANADIENNE.

PRES DU DEBARCADERE DE STYDER, VAUDREUIL,  
Etablie et conduite par MM. Boden & LeBert.

LES Propriétaires de cet établissement sont prêts à Manufacturer des GLACES DE MIROIR et des VITRES POUR FENETRES, de toutes dimensions, colorées et colorées, d'après modèles ou ordres. Verres pour Lampes à Huile et à Gaz, blancs, peints ou colorés des plus riches nuances. Vitres peintes ou colorées pour Eglises, semblables à celles des Eglises d'Europe, aussi pour Maisons, Chaumières, Pavillons et Vaisseaux à Vapeur: Bouteilles et Fioles pour Apothicaires faites à ordres.

—AUSI,—

Bouteilles à Eau de Soudo, Bière de Gingembre et autre, avec ou sans le nom du fabriquant.

—ET,—

Casserolles ou Vaisseaux à Lait de grandeurs convenables,

Tous ces articles seront de la meilleure qualité et se vendront à des prix raisonnables, et les propriétaires sollicitent une partie de la faveur publique et l'examen de leurs articles.

Pour les ordres, ou autres particularités, s'adresser au Propriétaire, à l'Hôtel du Peuple, Nos. 206 et 207, rue Notre-Dame, Montréal.

Vaudreuil, Janvier, 1850.

## VENTE A L'ENCHERES D'ARBRES FRUITIERS, ETC.

LE Soussigné est autorisé par le Propriétaire de la PÉPINIERE DE ROSEBANK, à annoncer qu'aussitôt possible, après l'ouverture de la navigation au printemps, il y aura, en cette ville, une vente par encan, (semblable à celle qui a eu lieu cette automne), de

Pommiers, un bel assortiment des sortes nommées convenables.

Poiriers,	do	do	do
Pruniers,	do	do	do
Cerisiers,	do	do	do

AVEC ENSEMBLE

Plants de Framboisiers et de Fraisières, des plus belles espèces connues, Rosiers, et divers Arbres et Arbustes d'Ornement.

On peut compter sur la condition saine de ces Arbres et Plantes, et sur l'exactitude de leurs noms, et la vente s'en fera aussitôt à temps, pour qu'ils puissent être plantés au printemps, qui est l'époque la plus sûre, dans les climats du nord.

JOHN DOUGALL,

Agent pour la Pépinière de Rosebank,

30 Novembre, 1849.

## CHARRUES ECOSSAISES, ETC.

ALEXANDER FLECK, FORGERON, Rue St. Pierre, a en main, et offre à vendre des CHARRUES ECOSSAISES, faites d'après le modèle de WILKIE et GRAY, supérieures, quant à la matière et à la main-d'œuvre, et garanties égales à toutes celles qui sont importées.

—DE PLUS,—

SCUFFLERS, CHARRUES et HERSIES légères, à SILLONS, d'après les modèles les plus récents et les plus approuvés, et PRESSES à FROMAGE, d'après le modèle d'Ayrshire.

Instruments aratoires de toutes sortes faits à ordre.

## PEPINIERES DE ROSEBANK,

PRES D'AMHERSBURG, HAUT-CANADA.

LE Propriétaire a à vendre un assortiment très étendu d'ARBRES FRUITIERS, comprenant toutes les variétés principales et désirables, y compris toutes les espèces recommandées comme supérieures aux autres, aux Conventions Pomologiques de Buffalo et New-York, l'autonomie dernier.

Pommiers, 1s. 3d. chacun, ou \$15 à \$20, le cent; et au millier, à des prix très réduits.

Poiriers sur Cognassiers

et affranchis..... à 2s. 6d. ch., ou \$40 le cent.

Pêchers, assortiment sans

égal..... à 1s. 3d. ch., ou \$20 do

Pruniers, 74 variétés... à 2s. 6d. ch., ou \$40 do

Cerisiers..... à 2s. 6d. ch., ou \$40 do

Brugnonniers..... à 1s. 10d. chacun.

Abricotiers sur Pruniers

et affranchis..... à 2s. 6d. chacun.

Cognassiers..... 1s. 3d. à 1s. 10d. le plant.

Plants de Vigne, étranger

gers..... 2s. 6d. ch., 22s. 6d. la douz.

Do natifs 1s. 10d. ch., 15s. do

Grossilliers..... 1s. ch., 10s. do

Gauliers, Framboisiers, Fraisières, Amandiers,

Chataigniers, Aveliniers, Mûriers, etc., de toutes les

meilleures espèces, et à des prix très réduits.

Il a été planté des échantillons de chaque variété cultivée, lesquels rapportent pour la plupart, et dont les scions ont été coupés, donnant pour la certitude

des espèces une garantie qui peu de pépinières peuvent offrir; pour preuve de quoi le propriétaire a obtenu le premier prix pour Fruits Etrangers, à la Foire de l'Etat de New-York, tenue à Buffalo, et

presque tous les premiers prix, à l'Exposition de la Société d'Horticulture du Détroit, durant la saison.

Les personnes qui se connaissent peu en arbres fruitiers, en obtiendraient un meilleur assortiment,

quant aux dimensions des arbres et à la qualité des fruits, en laissant au Soussigné le choix des variétés,

spécifiant seulement le nombre des variétés d'été, d'Automne et d'Hiver, qu'elles voudraient avoir, et

donnant les autres directions qu'elle croiraient nécessaires, quant à la grosseur des fruits, etc.

Les arbres seront paquetsés avec soin, de manière à

pouvoir être transportés sans risques, pour très peu de chose à ajouter au prix. On doit envoyer les ordres d'ici au 1er de Mars, si l'on veut s'assurer d'un bon

choix, et le recevoir de bonne heure.

Le vaisseau à vapeur EARL CATHART navigue régulièrement entre Amherstburg et Montréal, touchant

aux ports intermédiaires.

Les jeunes arbres arrachés de bonne heure peuvent être replantés sûrement en tout temps, dans les mois d'Avril et Mai.

JOHN DOUGALL, Propriétaire,  
Pépinière de Rosebank, près d'Amherstburg.

## MACHINES A MOISSONNER.

LE soussigné a à vendre trois MACHINES A MOISSONNER, (ou MOISSONNEURS), de la construction la plus nouvelle et la plus approuvée, capables de couper vingt-deux acres ou arpens par jour. Ces machines étaient fabriquées par lui-même, il est prêt à en garantir la matière et la main-d'œuvre comme étant de la meilleure sorte.—PRIX MODÉRÉ.

MATHEW MOODY, Manufacturier.

**FLEURS ET ARBUSTES A FLEURS.**

**A** VENDRE, à la PIPINIERE DE ROSEBANK, des Plantes et Arbustes à Fleur, consistant en, la plus grande collection de Tulipes choisies qu'il y ait sur ce Continent, à des prix réduits; une belle collection d'Hyacinthes doubles et simples, et de toutes couleurs et nuances; un grand assortiment de nouvelles Dahlias de choix et Roses, comprenant les plus belles variétés de Hatives de Juin, Bourbon Moussues, Perpétuelles, Hybrides, Noisettes, Boux-sult, Bengale, Thé, etc., etc, à bas prix. Penias, ligneux et herbacés; ainsi que presque toutes les espèces d'arbustes à fleurs, Fleurs perpétuelles, bulbeuses et herbacées. Graines de fleurs, de la meilleure qualité à vendre.

JAMES DOUGALL.

30 Novembre, 1849.

**SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.**

**L**ES CHAMBRES DE LA SOCIÉTÉ ET LE BUREAU DU SECRÉTAIRE sont maintenant ouverts chez M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société, No. 25, rue Notre-Dame, vis-à-vis du Bureau du Conseil de Ville.

Heures de Bureau.—Depuis dix jusqu'à une heure; durant ce temps le Secrétaire se tiendra généralement au Bureau.

**INSTRUMENTS D'AGRICULTURE.**

**N**OUS, les soussignés, certifions que nous avons soigneusement examiné une variété d'Instruments d'agriculture manufacturés par M. A. Fleck de la rue St. Pierre, et nous aimons à faire connaître notre opinion sans réserve en disant que ces instruments sont beaucoup supérieurs à tout ce que nous avons vu de ce genre manufacturé dans ce pays et au moins aussi parfaits que ce que nous avons pu importer d'ailleurs.

Et nous recommanderons particulièrement à l'attention des Agriculteurs dans toute la Province son *Bouleverseur du sol* (instrument à cinq branches tiré par des chevaux à la façon des charrues pour remuer la terre aussi profondément que l'on veut et en extirper les racines), instrument qu'il a perfectionné sur celui qui a remporté un premium de £10 à la société des Highlanders Ecossais. Cet instrument paraît très propre à améliorer et à faciliter les travaux du cultivateur, et nous ne pouvons douter qu'il ne soit mis en usage partout où l'on désire que l'agriculture soit avancée. Les charrues Ecossaises sont aussi beaucoup supérieures et bien dignes de l'inspection de tous ceux qui désirent se procurer des articles précieux.

- M. J. HAYS, Président de la Société d'Agriculture.
- P. P. LACHAPPELLE, Sault au Récollet.
- WM. EVANS, Sec. de la Soc. d'Agr.
- JAMES SOMMERVILLE, Lachine.
- EDWARD QUIN, Longue-Pointe.
- T. E. CAMPBELL, Major, Secrétaire Civil.
- HUGH BRODIE, Côte St. Pierre.
- P. T. MASSON, Vaudreuil.
- JAMES ALLAN, Pointe-au-Trembles.
- GEORGE CROSS, Durham.

**BARATTE AERIFORME OU ATMOSPHERIQUE.**

*Assurée par Lettres-Patentes Royales à*  
WALTER HOLT WELLS.

**C**ETTE Baratte est depuis assez de temps devant le public, pour qu'il ait pu en constater l'utilité pratique, et nous croyons sincèrement que quant à l'aise et à l'expédition, elle surpasse toute autre invention de la sorte.

Les témoignages les plus flatteurs ont été offerts volontairement aux soussignés, relativement à la Baratte fabriquée par eux.

Nous étant assuré le droit exclusif de fabriquer et de vendre la Baratte Aériforme dans la Province de Canada, nous sommes maintenant prêts à céder des droits sectionnaux, aux conditions les plus raisonnables. Les personnes qui voudraient acheter des droits de Township, Comté ou District, pourront le faire en s'adressant aux soussignés, ou à J. R. ARMSTRONG, Jr., à la Fonderie de la Cité.

WELLS, MATHEWS ET CIE.

Toronto, 1er Décembre, 1848.

**A**VIS.—M. GEORGE SHEPHERD, Grenetier de la Société d'Agriculture du Bas-Canada, a importé pour les Membres de la Société et pour les Sociétés d'Agriculture de District, les GRAINES suivantes, dont il est prêt à disposer, aux termes les plus raisonnables, savoir:—

- 4,000 lbs. Trèfle Rouge d'Angleterro
- 4,000 lbs. do do Hollande
- 1,000 lbs. do do Franco
- 800 lbs. do Blanc de Hollande
- 200 lbs. do de Lucerne
- 800 lbs. Mangel Wurtele
- 200 lbs. Carotte Blanche de Belgique
- 1,000 lbs. Navet de Suède, Pourpre améliorée
- 500 lbs. do do Jaune de Bulloch
- 500 lbs. do do d'Aberdeen
- 500 lbs. do do Blanc Globe
- 100 lbs. do do Six semaines ou
- 200 lbs. Carotte d'Attringham. [Stubble.

Une partie de son établissement est composée d'articles faits pour l'exhibition de Modèles de tout Fonds de Graines de Fermier, dont il peut disposer—les modèles consistent en un quart de chaque, avec le nom de la variété, la nature du terrain où il est venu, le produit par acre, la pesanteur par minot, et toute autre information que l'on a cru importante. L'objet en vue est d'obtenir un échange de graines des meilleures variétés, à la plus légère dépense possible pour le Fermier; et les modèles ayant été pris tel que proposés dans une place bien conditionnée, rendent le Fermier capable de faire un choix des plus judicieux, pour les adapter à la culture et la qualité de son terrain.

Le Soussigné tiendra aussi constamment un assortiment étendu de SEMENCES pour AGRICULTURE et JARDINAGE, et de PLANTES, de la meilleure espèce et qualité, qu'il vendra à aussi bas prix que toute autre personne faisant le même commerce. Ayant obtenu une grande partie de ses Graines et Semences du Lawson et Fils, d'Edimbourg, Grenetiers de la Société d'Agriculture, etc., d'Ecosse, il se flatte de pouvoir satisfaire généralement ses patrons et ses pratiques.—Il a un excellent assortiment d'Arbres Fruitières, particulièrement de Pominières, dont il disposera à un quart de moins qu'aux prix ordinaires.



### GRAINE D'ORGE ET D'AVOINE, A VENDRE.

Venue de graines de la meilleure qualité; importée d'Angleterre l'année dernière.

S'adresser au Secrétaire de la Société d'Agriculture du Bas-Canada.

Montréal 16 Janvier, 1850.

### MACHINES A BATTRE,

NOUVELLEMENT AMÉLIORÉES, DE PARADIS.

Le Soussigné, connu depuis longtemps comme LE FABRICANT DE MACHINES A BATTRE LES GRAINS, prend la liberté d'annoncer à ses uns et à son public en général, qu'il est maintenant prêt à fournir des MACHINES d'une FABRIQUE COMPLETEMENT PERFECTIONNÉE, construites, non-seulement avec toutes les dernières AMÉLIORATIONS AMÉRICAINES, mais avec quelques autres perfectionnements importants inventés par lui-même, et au moyen desquels elles épargneront beaucoup de travail, exigeront un moindre puissance pour être mises en opération, et ne deviendront pas aussi promptement hors de service; enfin il répondra de ses Machines, et il garantit qu'on les trouvera, quand on les aura éprouvées, *bien supérieures* à toutes celles qui ont été en usage jusqu'à présent dans la Province. S'adresser au bureau de la Société d'Agriculture, ou à JOSEPH PARADIS, Rue Saint Joseph, au-dessus de la Brasserie de Dow, du côté du Nord.

Montréal, 7 Juin, 1849.

### CONDITIONS DU JOURNAL.

Ce journal paraît vers le 15 de chaque mois, et contient 32 pages de matières.

Le prix de la souscription est par année de CINQ CHELINS. Les frais de poste sont à part.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an. La souscription doit être payée dans les SIX premiers mois; autrement, au lieu de CINQ CHELINS, ce sera un CHELIN de plus par chaque mois de retard.

Les souscriptions et toutes autres communications concernant ce Journal, doivent être adressées, franchises de port, au Secrétaire de la Société—WILLIAM EVANS, Montréal.

#### Agents pour le Journal d'Agriculture :

M. J. B. Bourque,.....St. Damase.  
Dr. Comoquy,.....St. Césaire.  
Dr. De la Bruyère,.....St. Hyacinthe.  
M. Cadieux,.....St. Simon.  
M. T. Dwyer,.....St. Paul, Abbottsford.  
M. Gendreau, J. P.,.....St. Pie.  
M. Blanchet,.....La Présentation.  
Paul Bertrand, Ecr., N. P.,.....St. Mathias.  
M. Cordillier, Ecr.,.....St. Hilaire.  
M. Brousseau, Agent Général, Québec.  
Dr. Smallwood,.....St. Martin, Ile Jésus  
Robt. Ritchie, Ecr.,.....Bytown.  
Major Barron,.....Lachute.  
V. Guillet, Ecr.,.....Trois-Rivières.  
M. D. Dubé,.....Trois-Pistoles.  
Azarie Archambault, N. P.,.....Varennes.  
L'Hon. F. A. Mulhot,.....Verchères.  
A. C. Cartier, N. P.,.....St. Antoine.  
André Vendandaigne,.....Belœil.  
J. B. E. Durocher, Ecr.,.....St. Charles, Chambly.  
John McLarren, Ecr.,.....Baie Murray.

Rév. M. F. Pilote, Col. de Ste. Anne de la Pocatière.  
A. Morin, écr., N. P.,.....St. Roch des Aulnets.

AGENTS pour le Journal d'Agriculture, recommandés par MM. les Curés en réponse à la Circulaire imprimée qui leur a été adressée.

J. Filteau, Ecr., N. P.,.....Lotbinière.  
Charles Bourget, Ecr., N. P.,.....Pointe-Lévy.  
Rév. M. L. Poulin, Curé,.....St. Isidore de Lauzon.  
M. Fabien Desjardins,.....Vaudreuil.  
M. John Stars,.....Buckingham.  
M. G. Saucier,.....Maskinongé.  
M. J. B. Morin,.....Longue-Pointe.  
M. Olivier Chamard,.....St. Denis, D. M.  
Dr. Alphonse Dubord,.....St. Pierre les Becquets  
Rév. M. L. Th. Fortier,.....Nicolet.  
A. Jobin, Ecr., M. P. P.,.....Ste. Généviève.  
M. And. Isaac Girouet,.....Châteauguay.  
M. George Dufresne,.....Pointe du Lac.  
M. P. M. Debois, marchand,.....St. Ours.  
M. John Wadeley, marchand,.....Kingssey.  
Rév. M. Archambault,.....St. Hughes.  
Jean Bte. Paré, Ecr., N. P.,.....Ste. Victoire.  
Jean Bte. Corvier, Ecr., J. P.,.....St. Henri.  
J. E. Labonté, Ecr., Instit.,.....St. Marc.  
Dr. G. A. Bourgeois,.....St. Grégoire.  
Dr. Larue,.....St. Augustin.  
Rév. M. Ant. Gosselin,.....St. Jean, Isled'Orléans  
M. Michel Huot, fils,.....L'Ange Gardien.  
Gédéon Durocher, Ecr., N. P.,.....St. Aimé de Bonsecours  
M. Joseph Bellerose,.....St. Vincent de Paule.  
F. H. Marchand, Ecr.,.....St. Jean Dorchester.  
F. X. Bastien, Ecr.,.....Grand Calumet.  
Côme Cartier, Ecr.,.....St. Antoine.  
Capt. Joseph Pacier,.....St. Athanase.  
M. C. Couturier, marchand,.....Laprairie.  
Dr. Grosbois, M. D.,.....Chambly.  
Ignace Dumouchel, Ecr.,.....Rigaud.  
Norbert Gauthier, Ecr., N. P.,.....St. Jude.  
M. Basile Piché,.....Sault-au-Récollet.  
M. Julien Benoit, marchand,.....St. Grégoire le Grand.  
M. Onésime Gauthier,.....St. Urbain.  
Jean Bte. Filiatrault, Ecr., fils,.....Ste. Rose.  
J. H. Martin, Ecr.,.....St. Rémi.  
P. Perrault, Ecr.,.....Terrebonne.  
Joseph Deguise, Ecr., N. P.,.....St. Léon.  
Dr. Pierre Larochele,.....St. Timothée.  
M. D'Aillebout,.....Ste. Mélanie.  
Louis Levesque, Ecr.,.....Kildare.  
M. Clément Dansereau,.....Contrecoeur.  
Narcisse Bonneville, Ecr.,.....St. Marie, N. B.  
Joseph Vincent, Ecr.,.....Longueuil.  
M. Bourdon,.....Boucherville.  
Rémi Bolduc, Ecr., J. P.,.....Tring.  
J. E. Lafond, Ecr., N. P.,.....Berthier.  
P. C. Marchand, Ecr.,.....Riv. du Loup, Beauce.  
Rév. M. J. S. Martineau, Curé, Ste. Marthe, Rigaud.  
Charles Larivière, Ecr.,.....St. Jean Bapt., D. Q.  
M. Ferish, Marchand,.....St. André, Ottawa.  
Flavien Armond, Ecr.,.....Rivière des Prairies.  
John Kane, Ecr.,.....Grande Baie, Saguené.  
M. David Rouleau,.....Green Island.  
Rév. M. P. X. Delage, Curé,.....L'Islet.  
Joseph Plante, Ecr., Marchand, St. Laurent, Isle d'Or.  
Louis Archambault, Ecr., N. P.,.....St. Roch.

MONTRÉAL.—Imprimé par LOVELL ET GIBSON, Rue St. Nicolas.

W. EVANS, Editeur. M. BIBAUD, Traducteur.